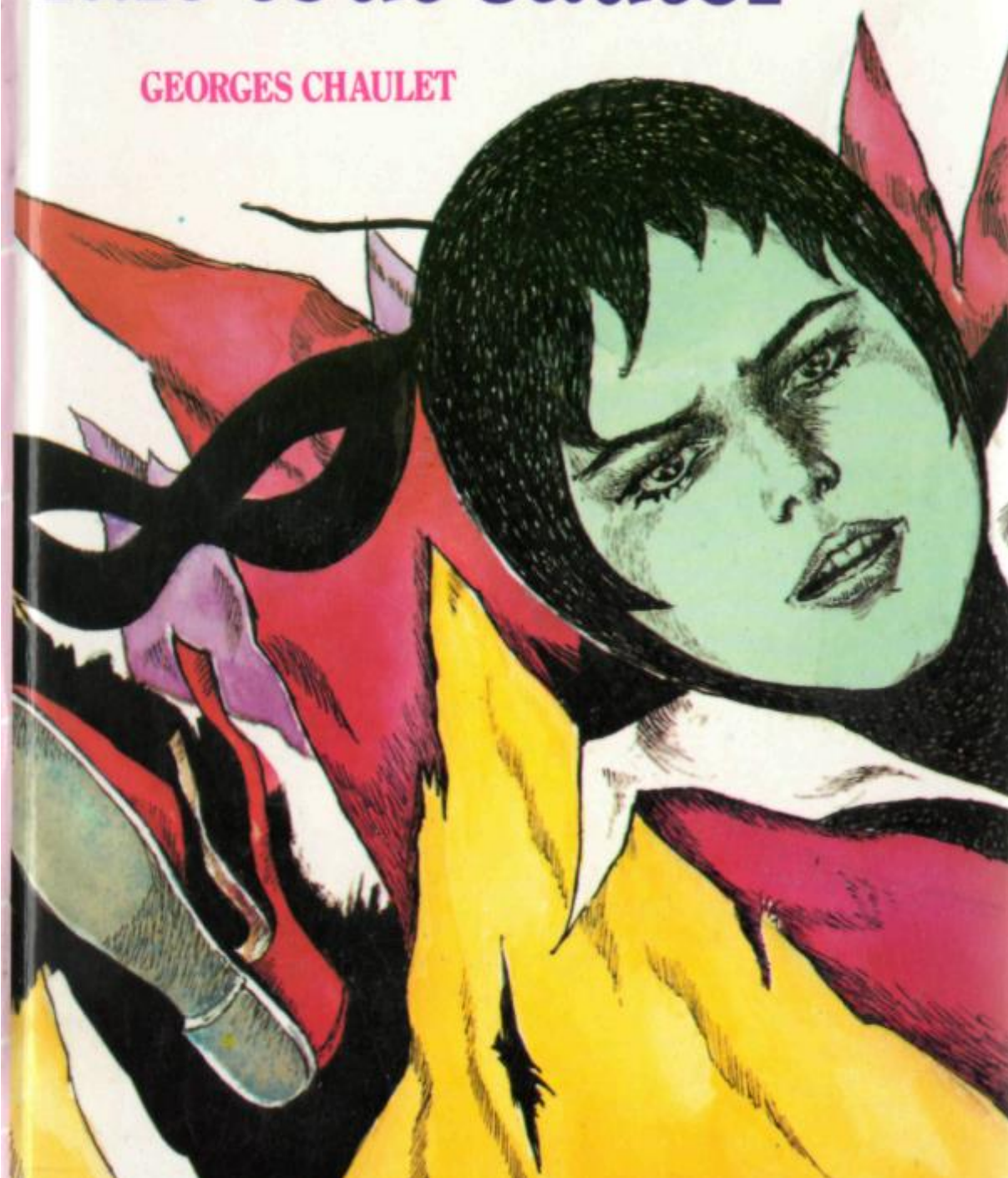


BIBLIOTHEQUE ROSE

Fantômette fait tout sauter

GEORGES CHAULET



FANTOMETTE FAIT TOUT SAUTER

par Georges CHAULET

*

Allô! Œil de Lynx? Ici Fantômette! Un chien est en train de me dévorer toute crue!

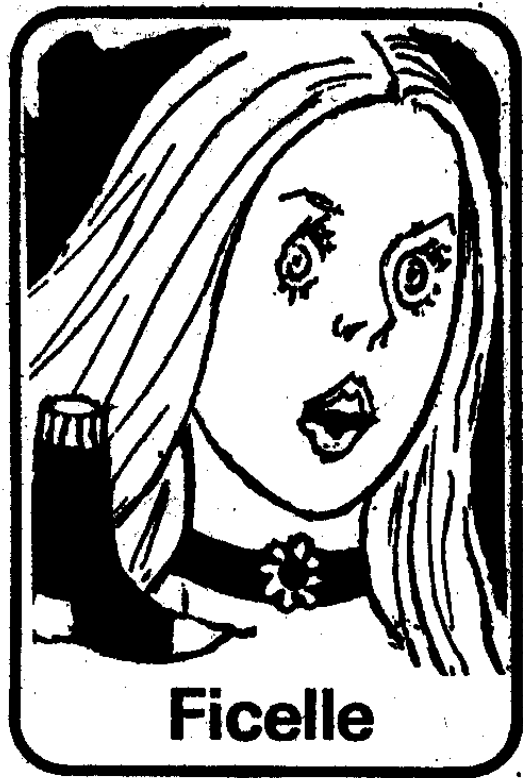
- Comment? Mais que se passe-t-il?

- Un truc invraisemblable! C'est le Furet qui a tout combiné... Il a enlevé la grande Ficelle, et je ne sais pas où il la cache... Hé, là, vous! Ne tirez pas, mille pompons verts! Ne tirez p... »

Bang!

Les émotions continuent! Heureusement, dans cette incroyable aventure, Ficelle, pour tout arranger, a son plan secret n° 13. Elle en parlera sûrement à la radio, puisque la voilà speakerine. Par elle, nous connaissons les qualités de la lessive Lavpabien, qui rend noir le linge le plus blanc!







Bulldozer



Fantômette



Alpaga



Boulotte

DU MÊME AUTEUR

dans la même collection :

Liste des romans

1. *Les Exploits de Fantômette* 1961
2. *Fantômette contre le Hibou* 1962 Juillet
3. *Fantômette contre le géant* 1963 Janvier
4. *Fantômette au carnaval* 1963 Septembre
5. *Fantômette et l'Île de la sorcière* 1964 Aout
6. *Fantômette contre Fantômette* 1964
7. *Pas de vacances pour Fantômette* 1965
8. *Fantômette et la télévision* 1966
9. *Opération Fantômette* 1966
10. *Les sept Fantômettes* 1967
11. *Fantômette et la Dent du Diable* 1967
12. *Fantômette et son prince* 1968
13. *Fantômette et le brigand* 1968
14. *Fantômette et la lampe merveilleuse* 1969
15. *Fantômette chez le roi* 1970
16. *Fantômette et le trésor du pharaon* 1970
17. *Fantômette et la maison hantée* 1971
18. *Fantômette à la Mer de Sable* 1971
19. *Fantômette contre la Main Jaune* 1971
20. *Fantômette viendra ce soir* 1972
21. *Fantômette dans le piège* 1972
22. *Fantômette et le secret du désert* 1973
23. *Fantômette et le Masque d'Argent* 1973
24. *Fantômette chez les corsaires* (octobre 1973)
25. *Fantômette contre Charlemagne* 1974 Mars
26. *Fantômette et la grosse bête* 1974

27. *Fantômette et le palais sous la mer* 1974
28. *Fantômette contre Diabola* 1975
29. *Appelez Fantômette !* 1975
30. *Olé, Fantômette !* 1975
31. *Fantômette brise la glace* 1976
32. *Les Carnets de Fantômette* 1976
33. *C'est quelqu'un, Fantômette !* 1977
34. *Fantômette dans l'espace* 1977
- 35. *Fantômette fait tout sauter* 1977**
36. *Fantastique Fantômette* 1978
37. *Fantômette et les 40 milliards* 1979
38. *L'Almanach de Fantômette* 1979
39. *Fantômette en plein mystère* 1979
40. *Fantômette et le mystère de la tour* 1979 Aout
41. *Fantômette et le Dragon d'or* 1980 Juin
42. *Fantômette contre Satanix* 1981 Avril
43. *Fantômette et la couronne* 1982 Janvier
44. *Mission impossible pour Fantômette* 1982 Octobre
45. *Fantômette en danger* 1983 Octobre
46. *Fantômette et le château mystérieux* 1984
47. *Fantômette ouvre l'œil* 1984
48. *Fantômette s'envole* 1985
49. *C'est toi Fantômette !* 1987
50. *Le retour de Fantômette* 2006
51. *Fantômette à la main verte* 2007
52. *Fantômette et le magicien* 2009
53. *Fantômette et l'arme diabolique (spécial)* 2010

TABLE

I. — Trois silhouettes.....	3
II. — Inquiétants projets	11
III. — Bredouilles !	21
IV. — Œil de Lynx abandonne sa casserole	30
V. — Ficelle au micro.....	39
VI. — Une singulière association	50
VII. — Chez la duchesse	57
VIII. — Voleuse ou justicière	68
IX. — Au supermarché	76
X. — Nouveau coup en perspective	89
XI. — Œil de Lynx enquête	95
XII. — L'explosion	108
XIII. — Radio-Ficelle	113

GEORGES CHAULET

**FANTOMETTE
FAIT
TOUT SAUTER**



ILLUSTRATIONS DE JOSETTE STEFANI



CHAPITRE PREMIER

Trois silhouettes

« Ô toi, le Génie de la bouteille, apparais ! Je te l'ordonne ! »

Debout, les bras croisés, la petite souris vêtue d'un manteau de soie blanche, chaussée de babouches et coiffée d'un turban, attend que le Génie sorte de la bouteille magique. Au lointain, on aperçoit des palmiers dattiers et les toits en bulbe de Bagdad.

La bouteille en terre cuite laisse échapper une légère vapeur verte qui s'épaissit peu à peu, et bientôt se change en un immense personnage moustachu, coiffé également d'un turban, et qui n'est

autre qu'un chat géant. Il s'incline vers la petite souris et prononce gravement :

« Je suis Magichat, l'esclave de la bouteille et ton humble serviteur, ô grand Calife ! Ordonne ce que tu veux, et tu l'auras immédiatement.

— Très bien ! Je veux un gros morceau de fromage !

— A ton service !... Abracadabra ! Abracadabri... et voici ! »

Un gigantesque morceau de gruyère apparaît sur l'écran. Dans la salle, la grosse Boulotte passe une langue gourmande sur ses lèvres et chuchote à l'oreille de la grande Ficelle :

« Quel beau fromage ! On dirait celui de la crèmerie, place du Marché...

— Oui, d'accord. Mais tais-toi, tu m'empêches de voir... »

Boulotte soupire et pense que les ouvreuses devraient vendre à l'entracte, en plus des esquimaux, quelques tartines de crème de gruyère. Pour se consoler, elle plonge la main dans un paquet de bonbons à la menthe. A sa droite, Ficelle ouvre une bouche en entonnoir pour avaler les images d'*Aladin*, qui, grâce à sa lampe merveilleuse, pourra faire apparaître de fabuleux festins de fromage. A sa gauche, la brune Françoise regarde aussi, mais distraitement. Pendant l'entracte, elle a lu l'article étalé sur la première page de *France-Flash* :

NOUVELLE ÉVASION DU FURET

Le fameux chef de bande surnommé le Furet vient encore une fois de faire parler de lui. On se souvient qu'il avait été capturé par Fantômette

avec ses deux complices, Alpaga et Bulldozer. Mais son séjour en prison n'aura été que de courte durée, puisqu'il vient de réussir son évasion. L'astuce employée par les trois bandits a été particulièrement diabolique. Ils ont recueilli une araignée qu'ils ont mise dans une boîte d'allumettes vide. Lorsque l'assistante sociale venue leur rendre visite est entrée dans leur cellule, et avant même que la porte ne soit refermée, ils ont ouvert la boîte d'allumettes et jeté l'araignée sur la tête de la pauvre assistante. Puis ils ont pris la fuite en criant « Au feu ! », déjouant ainsi la surveillance des gardiens qui se précipitaient vers les extincteurs. Le commissaire Pomme, chargé de l'affaire, espère que les trois bandits seront rapidement repris. Dans le cas contraire, il fera confiance à Fantômette pour leur remettre la main au collet.

Françoise hoche la tête et murmure, pour elle-même :

« Pauvre Fantômette ! C'est encore elle qui va avoir la corvée de récupérer les trois affreux. Ah ! c'est bien commode d'avoir une justicière de service pour courir après le Furet et compagnie... Je me demande ce que deviendrait le commissaire Pomme si je... si Fantômette n'était pas là ! »

Boulotte se penche vers Françoise :

« Tu disais quelque chose ? Tu parlais de fromages ? »

— Non, non, rien. »

Sur l'écran, les tapis s'envolent, les petits oiseaux se transforment en dragons cracheurs de feu et les lézards se changent en princesses. Ficelle est ravie :

« Ah ! ils en avaient de la chance, les Bagdadiens,

d'avoir ce gros tas de magie chez eux ! Moi, je serais drôlement contente de me changer en vieille chouette horrible ! Je pourrais faire peur à notre institutrice. J'irais à minuit dans sa chambre à coucher, et je lui crierais dans le tuyau des oreilles en disant : « Hou ! mademoiselle Bigoudi, je suis un hibou très chouette et je vous donne quarante-douze verbes à copier dix fois !

— Chut ! Tais-toi ! souffle Françoise.

— J'ai bien le droit de dire ce que je pense, tout de même !

— Après le spectacle...

— Tout à l'heure, je ne me souviendrai plus de ce que je voulais dire ! »

Autour de Ficelle, les spectateurs commencent à protester. On entend des « chut ! » de plus en plus nombreux, et des visages mécontents, que l'on devine dans la pénombre, se tournent vers cette inta-



rissable bavarde. Heureusement, l'apparition d'un prince charmant retient l'attention de la grande fille, et elle finit par se taire pour pouvoir l'admirer. Le prince restant visible jusqu'à la fin du film, Ficelle demeure à peu près silencieuse. A la sortie, elle reprend sa conférence :

« Je disais donc que les Bagdadistes ont bien de la veine d'avoir de la chance, avec tous ces anneaux magiques qui permettent de devenir invisible. Je vais aller demain au bazar de la place Depic. Vous savez, celui où il y a des petites bagues en vitrine. Je vais les essayer toutes, et dans le nombre j'en trouverai peut-être une qui me rendra invisible quand je la passerai à mon doigt. Ce doit être formidable d'être invisible ! On peut entrer dans tous les cinémas sans payer, on peut regarder par-dessus l'épaule de Mlle Bigoudi pour voir quelle mauvaise note elle vous met... On peut surveiller les bandits sans qu'ils s'en doutent... Ah ! oui, tenez ! Imaginez que tout le monde puisse voir que je suis invisible ! Je surveillerais le Furet, et je pourrais l'arrêter au moment où il cambriolerait un marchand de jouets, par exemple. Je serais encore plus forte que Fantômette ! Elle en ferait un nez, quand elle me verrait à la télé, une main sur l'épaule du Furet, la deuxième sur Alpaga et la troisième sur Bulldozer !

— Comment pourrait-elle te voir, si tu es invisible ? objecte Françoise.

— Oh ! J'enlèverais ma bague magique avant de passer devant les caméras. »

Les trois amies, après être sorties du cinéma *Mirific*, longent le boulevard Polisson. Tous les dix mètres, la lumière tombant d'un réverbère forme

une tache ronde sur le trottoir mouillé par une averse. La circulation des voitures se fait plus rare à mesure que la nuit s'avance. Ficelle frissonne.

« Brrr... je trouve qu'il ne fait pas très chaud, ce soir. Si nous étions en plein soleil, il ferait moins froid. Tu ne crois pas, Françoise ?

— Tu viens de dire là une grande vérité, Ficelle. J'admire ton bon sens.

— C'est parce que je suis très intelligente, que je dis des choses fortement véritables. Vous ne trouvez pas qu'il fait très noir, par ici ? »

Elles viennent de quitter les lumières du boulevard pour s'enfoncer dans une ruelle latérale assez obscure, dont le nom est peu rassurant : *Passage des Malandrins*. Ficelle jette autour d'elle des regards inquiets. Françoise a un petit rire :

« On dirait que tu n'es pas rassurée ?

— Si, si ! D'ailleurs je suis hautement courageuse. Mais je n'aime pas cette petite rue, parce que j'ai toujours peur de me cogner contre les murs. Et pourtant, je suis d'une grosse finesse ! Oh ! des gens... des gens, là-bas ! Est-ce que ce sont des malandrins ?

— Mais non, grande asperge. Ce ne sont que des bandits.

— Ah ! bon... Hein ? quoi ? Qu'est-ce que tu dis ? Des bandits ? Tu crois ? »

Françoise hausse les épaules.

« Que tu es naïve, ma pauvre Ficelle ! Tu avales tout ce qu'on te raconte. »

Nos jeunes amies croisent trois hommes qui s'enveloppent dans leurs manteaux, sans doute pour se protéger du froid. L'un d'eux est mince et de petite taille. Le second, plus élancé, marche à

grands pas. Le troisième a une silhouette assez massive. Françoise remarque leur allure, mais Ficelle cache ses yeux sous les mèches qui lui pendent devant le nez. En évitant de regarder ceux qu'elle prend tout de même pour des bandits, Ficelle espère qu'ils ne la remarqueront pas. Mais les trois hommes sont passés, indifférents. Françoise se retourne et les aperçoit qui entrent dans une maison dont la façade est en réfection. Ficelle pousse un soupir de soulagement.

« Ah ! nous sortons de cette rue des Malandrins ! Je suis bien contente d'être ailleurs. Et ces trois bonshommes suspects n'étaient pas des bandits, puisqu'ils ne nous ont pas coupé la gorge pour voler notre bourse ! Mais s'ils nous avaient attaquées, je me serais défendue avec la vigueur du désespoir, et je les aurais assommés à grands coups de semelle ! Voilà comme je suis, moi ! Courageuse et téméraire !... Tu ne dis rien, Françoise ? Tu as encore peur ? Ne t'inquiète pas, JE SUIS LÀ. Eh bien, tu ne réponds pas ?

— Je me demande...

— Quoi donc ?

— Je me demande si tu n'avais pas raison il y a un moment...

— Raison ? A quel sujet ?

— Quand tu as dit que ces trois bonshommes étaient des malandrins.

— Ah ! Ciel bleu ! Tu... tu crois que c'étaient *vraiment* des affreux méchants ?

— Peut-être bien. »

Ficelle a un nouveau frisson, puis elle se reprend.

« Allons, tu veux me faire peur !... C'est bien ça, hein ? Mais avec moi ça ne prend pas ! »

La vision de son logis maintenant tout proche rassure la grande fille, et elle affirme, en brandissant un poing en l'air :

« Ma petite Françoise, tu devrais apprendre une chose. Quand on a décidé, comme moi, d'être aussi imputrescible que Fantômette, on n'a même pas peur de son ombre !

— Ah ? Parce que tu as décidé de ressembler à Fantômette ?

— Oui. Dès demain, je me fabriquerai un costume jaune, je mettrai sur mon dos une cape rouge et noire, je cacherai mon délicieux visage sous un masque, et je m'élancerai impitoyablement à la poursuite des bandits.

— Bravo, Ficelle, je t'admire...

— Et tu m'admireras encore plus quand j'aurai réalisé mon fantastique exploit !

— Lequel, ma grande ?

— L'arrestation du Furet. Ce n'est qu'une question d'heures. Il paraît que le commissaire Pomme l'a dit. De toute manière, si Pomme n'arrive pas à prendre le Furet, je lui proposerai de m'occuper de l'affaire, plutôt que d'appeler Fantômette.

— Ah ! Et pourquoi espères-tu faire mieux qu'elle ? »

Ficelle et Boulotte, qui sont arrivées devant leur maison, s'apprêtent à entrer. Françoise, qui habite un peu plus loin, attend pour écouter la réponse de Ficelle. Cette dernière regarde autour d'elle pour s'assurer qu'aucune oreille indiscrete ne se trouve dans les parages, et elle confie à l'oreille de son amie :

« *Parce que je vais appliquer le plan n° 13.* »



CHAPITRE II

Inquiétants projets

En moins d'une minute, Fantômette change de vêtements. Un masque noir vient recouvrir son visage, une cape de soie l'enveloppe, maintenue par une agrafe d'or en forme de F. Elle glisse un poignard à sa ceinture et sort silencieusement.

La circulation des voitures a maintenant complètement cessé dans Framboisy, et la jeune aventurière peut circuler sans qu'un passant puisse être surpris par son étrange costume. Elle quitte la rue des Roses, puis longe le boulevard Babiole-Colifichet et entre dans le passage des Malandrins.

Quelques pas feutrés, et la voici au pied d'un échafaudage de tubes d'acier, qui se dresse contre la façade en cours de ravalement. Notre aventurière lève son regard vers une fenêtre du deuxième étage, qui forme un rectangle jaunâtre sur le noir de la maison.

« Bon ! Et maintenant, petit exercice d'escalade. Grimper à la perche sur six ou sept mètres de haut... Facile comme tout ! »

Effectivement, c'est sans la moindre difficulté que Fantômette escalade l'assemblage de tubes. Elle s'arrête lorsqu'elle parvient au niveau de la fenêtre. Il n'y a pas de rideaux, ce qui permet de voir distinctement l'intérieur d'une pièce où trois hommes, penchés sur une table, examinent une grande feuille de papier. Un plan.

« C'est bien ce que je pensais. Je retrouve mes chers amis. Cette canaille de Furet, l'élégant Alpaga et le gros Bulldozer. Que sont-ils en train de manigancer ? »

Fantômette ne peut pas entendre ce que disent les trois bandits, la fenêtre étant fermée. Mais elle a appris à lire sur le mouvement des lèvres, à la manière des sourds, ce qui devrait lui permettre de comprendre la conversation.

En observant attentivement la bouche du Furet, elle parvient à saisir le sens de certains mots qui reviennent plusieurs fois. Le bandit trace au crayon quelques lignes sur un plan, griffonne sous le regard approbateur de ses complices. Puis il replie le plan, le glisse dans le tiroir de la table. Du même tiroir, il sort trois pistolets. Les bandits s'enveloppent dans leurs pardessus, se munissent de cache-nez, puis éteignent la lumière et sortent de la pièce. Quelques

instants plus tard, Fantômette les voit sortir de la maison, monter dans une camionnette bleue et s'éloigner.

D'un coup de talon, elle casse une vitre, passe la main à l'intérieur, tourne l'espagnolette et ouvre la fenêtre. Elle entre et prend le plan dans le tiroir. Avant de repartir, elle trace à la craie un F sur la table. Puis elle descend de l'échafaudage, déplie le plan et l'examine à la lueur d'un réverbère. Les traits de crayon indiquent clairement à quel endroit les bandits comptent se rendre, et les paroles lues sur les lèvres du Furet permettent à Fantômette de deviner ses projets.

« Mille pompons ! J'ai eu du flair en passant dans la rue des Malandrins, ce soir. Du flair ou tout simplement de la chance. Ah ! mon cher Furet, je sens que Fantômette va une fois de plus fourrer son nez dans vos petites affaires... »

Elle sort de l'étroit passage, court sur le boulevard Babirole-Colifichet vers une cabine téléphonique, forme le numéro de *France-Flash*.

« Allô ? La rédaction ? Pouvez-vous me dire si Œil de Lynx est là ? C'est urgent ! »

Elle attend avec impatience.

« Pourvu qu'il ne soit pas parti en reportage ! La dernière fois que j'ai voulu lui parler, il était sur un croiseur, au milieu du Pacifique... On va encore me dire qu'il est en Chine ou au diable... Ah ! c'est vous, Œil ? »

— Oui. Que vous arrive-t-il, ma chère ? Vous n'êtes pas au lit, à cette heure-ci ? Il est près de minuit !

— Je sais. Pas le temps de dormir ! J'ai retrouvé le Furet. Il est en train de préparer un nouveau coup.

— Oh ! Qu'est-ce que c'est ?

— Je vous expliquerai quand vous serez là. Venez vite rue des Roses.

— J'arrive ! »

Fantômette revient chez elle, regarde de nouveau le plan, puis sa montre.

« Il faudrait qu'il se dépêche ! Avec sa marmite ambulante, il risque bien de mettre une heure pour venir ici... Voyons... Si je prévenais la gendarmerie ?... Non, ils risqueraient de faire marcher leurs sirènes, et le Furet se sauverait en les entendant... Il vaut mieux que je m'en charge... Alors, qu'est-ce qu'il fait, ce lambin de journaliste ? »

Impatientée, la jeune aventurière marche de long en large, regarde dix fois l'heure, sort dans la rue, rentre dans la maison, tripote nerveusement le pompon qui orne sa cagoule.

« Ah ! c'est exaspérant d'attendre comme ça ! Je parie que sa casserole est en panne !... Quand va-t-il se décider à changer ce tacot ? Une voiture qui est bonne pour le musée de la ferraille ! »

Finalement, au bout d'une longue demi-heure, une pétarade réveille les habitants de Framboisy, et la 2 CV d'Œil de Lynx se présente dans la rue des Roses. Sans lui laisser le temps de s'arrêter, Fantômette ouvre la portière et monte en voltige.

« Eh bien, vous en avez mis, un temps ! Quand il y aura un concours de tortues, il faudra vous inscrire !

— Ah ! ma chère, j'ai eu des ennuis avec mon démarreur. Le moteur ne voulait pas partir...

— Vous auriez dû venir à pied, ça aurait pris moins de temps... Maintenant, accélérez. Prenez à droite, la route de Mimosa.



— C'est là que nous allons ?

— Oui.

— Expliquez-moi donc comment vous avez retrouvé la trace du Furet ?

— Un pur hasard. J'étais dans le passage des Malandrins, quand j'ai reconnu les silhouettes du Furet, d'Alpaga et de Bulldozer. Je les ai guettés au travers d'une fenêtre, et j'ai pu comprendre ce que manigançaient nos bonshommes. Le Furet a répété plusieurs fois l'expression « attaque du fourgon ». C'est ce que j'ai pu lire sur ses lèvres. Et j'en ai la confirmation sur ce plan que je suis allé piquer chez ces bandits. Des flèches partent d'un point marqué *banque*, dans la petite ville de Pagaille, et vont vers Mimosa. Or, vous savez quelle est l'entreprise principale de Mimosa ?

— L'usine de patins à roulettes ?

— Oui, c'est ça. Et comme nous sommes en fin de mois, je suppose que le fourgon va partir de la banque de Pagaille pour aller porter la paye des ouvriers de l'usine. Juste avant Mimosa, le Furet a barré la route d'un gros trait de crayon. On peut donc penser que le Furet va attaquer le fourgon juste à cet endroit. La route semble étroite, et il va probablement mettre sa camionnette en travers de la chaussée.

— C'est à quelle distance d'ici ?

— Deux cents kilomètres environ.

— Diable ! Mais il va arriver avant nous ! Il a déjà une heure d'avance.

— Oui. Et c'est bien ce qui m'ennuie, Œil. J'ai peur que nous n'arrivions trop tard... »

Pendant un moment, ils restent silencieux. Puis, soudain, Fantômette fait claquer ses doigts.

« Dites-moi, Lynx, *France-Flash* a toujours un avion publicitaire ?

— Bien sûr.

— Garé à l'aérodrome de Floridor ?

— Oui. Pourquoi ? Vous voulez vous en servir ?

— Je pense bien ! Avec cet avion, nous pourrions rattraper notre retard et arriver sur le lieu de l'attaque avant le fourgon ! »

Œil de Lynx hoche la tête.

« Impossible !

— Pourquoi ?

— A cette heure-ci, il n'y a personne à l'aérodrome. C'est un tout petit terrain où l'on cesse de voler dès la tombée de la nuit. Nous ne trouverons pas de pilote.

— Mais vous savez piloter, Œil ?

— Moi ? Oh, j'ai juste fait quelques heures en double commande, avec un moniteur.

— Bon, ça suffira.

— Hein ? Vous n'allez pas me demander de voler en pleine nuit ?

— Mais si, mais si. Vous verrez, c'est comme en plein jour, sauf qu'il fait noir.

— Mais...

— Taisez-vous et accélérez ! »

Cinq minutes plus tard, la 2 CV bringuebalante s'engage sur un chemin de terre qui conduit à un hangar, en bordure d'un grand champ. Fantômette saute à terre, court vers le hangar et constate qu'il est verrouillé par un énorme cadenas. Œil de Lynx s'approche et ricane.

« Allez, nous n'avons plus qu'à faire demi-tour. Vous ne pourrez jamais ouvrir ce mastodonte !

— Erreur, mon cher ! En serrurerie, plus la mécanique est grosse, plus elle est facile à trafiquer. Vous allez voir. »

Fantômette tire d'une poche secrète l'objet qu'elle appelle son *ouvre-porte*. C'est un petit appareil qui lui fut offert par le cambrioleur Rocamadour, à l'instant où il fut capturé par la jeune aventurière. Peu rancunier, il lui fit cadeau de cette bizarre clé, un chef-d'œuvre d'ingéniosité qui lui avait demandé trois ans de recherches. L'appareil se présente sous la forme d'une clé composée d'une multitude de petites lames en acier qui s'adaptent à la forme de toutes les serrures. Fantômette l'introduit dans le cadenas, appuie sur un bouton qui produit un déclic. En une seconde, le cadenas est ouvert.

« Et voilà ! Maintenant, mon cher Œil, dépêchons-nous ! »

Ils font glisser la porte métallique qui roule sur un rail, puis empoignent le train d'atterrissage et



poussent l'avion hors du hangar. Œil de Lynx s'installe aux commandes et vérifie qu'elles jouent normalement. A côté de lui, Fantômette boucle sa ceinture.

« Allez-y, Œil !

— Attendez, il faut d'abord que je vérifie la jauge d'huile, le niveau d'essence, le calage de l'altimètre, les freins, la radio...

— On n'a pas le temps ! Si vous croyez que le Furet nous attend... En route, vite ! »

La sueur au front, le journaliste ouvre le robinet d'essence, met le contact et appuie sur le bouton de démarrage. Le moteur tousse, crache, fait poum-poum et démarre. L'avion s'ébranle, commence à rouler en se balançant sur le sol couvert d'herbe. Le journaliste l'emmène jusqu'au bout du terrain, le fait virer pour le mettre face au vent. Fantômette bout sur place.

« Allez, allez ! On décolle ! Ah ! vous n'en finissez pas ! »

Le reporter fait rugir le moteur. L'avion prend de la vitesse, accélère, se dandine, vibre, s'élève un peu, retombe lourdement, rebondit puis quitte enfin le sol. Les secousses cessent, et nos deux aviateurs poussent un soupir de soulagement. Fantômette approuve :

« Ça va ! Pour un débutant, vous ne vous en tirez pas trop mal.

— Si l'on apprend que je viens de piquer l'avion du journal et que je vole sans brevet, ça va chauffer !

— Bah ! Ce n'est tout de même pas vous qui allez en parler, non ?

— Oui, et c'est dommage. Ça m'aurait fait un joli sujet d'article. Mais dites-moi plutôt où je dois aller. On n'y voit rien, dans ce noir ! »

Fantômette consulte la carte et donne des indications :

« Pour l'instant, maintenez votre cap. Nous allons passer au-dessus d'une voie de chemin de fer. Vous appuierez de 10 degrés à gauche. »

La nuit n'est jamais totalement noire. La pâle clarté qui tombe des étoiles, jointe à un rayon de lune et à quelques phares de camions, permet de distinguer certains détails du sol. Fantômette repère le tracé des routes, les vallonnements, les méandres des rivières, les points lumineux des villes. Œil de Lynx demande :

« Nous ne sommes pas perdus ?

— Non, ça va, nous approchons. »

Elle déboucle sa ceinture, se retourne en se mettant à genoux sur son siège. Puis elle farfouille

derrière le dossier, remuant une sorte de paquet de toile.

« Qu'êtes-vous en train de fabriquer, Fantômette ?

— Je prends le parachute.

— Comment ? Le parachute ? Pour quoi faire ?

— Je n'ai pas le temps d'attendre que nous atterrissions. Nous sommes juste au-dessus de la route de Mimosa. Je vais sauter.

— Hein ? Mais vous êtes folle ! Sauter en pleine nuit ! Sur quoi allez-vous atterrir ?

— J'espère que ce ne sera pas sur une antenne de télévision. »

Elle endosse le parachute, boucle les sangles, ouvre la porte. Un courant d'air entre en sifflant dans la cabine.

« A bientôt, Œil ! »

L'aventurière se jette dans le vide.





CHAPITRE III

Bredouilles !

Jean Sanpeur sort de sa poche un paquet de cigarettes, en offre une à son compagnon, Pascal Hambourg, qui est au volant.

« Encore beaucoup de kilomètres, jusqu'à Mimosa ?

— Une cinquantaine. C'est l'affaire d'une petite heure.

— Je voudrais bien être rentré à la maison. Ces conduites de nuit sont assommantes, tu ne trouves pas ?

— Il faudra le dire au patron, mon petit Jean.

— Mais pourquoi ne pas rouler en plein jour ?

— Parce qu'ils n'ont reçu l'argent qu'en fin de journée, à la banque. Sinon nous aurions pu rouler dans l'après-midi.

— Oh ! c'est chaque fois la même chose ! On nous oblige tout le temps à faire ce convoi la nuit, et je n'aime pas ça.

— Pourquoi ? Tu as peur de te trouver devant le nez d'un bandit ?

— Mais non ! Je voudrais tout simplement être dans mon lit, voilà tout ! »

Le fourgon blindé parti de Pagaille se dirige à petite vitesse vers Mimosa. Tout l'arrière du lourd véhicule est encombré par un amoncellement de sacs bourrés de billets. Précieux chargement qui pourrait exciter la convoitise de quelque gangster, sans doute. Mais les parois du fourgon sont épaisses, blindées. Les deux convoyeurs sont protégés par des glaces antiballes, et ils sont armés. De plus, un radiotéléphone les relie à la gendarmerie de Mimosa où ils peuvent réclamer du secours en cas d'urgence.

Pascal a un petit rire. Jean lui demande :

« Qu'est-ce qui t'arrive ?

— J'imagine comment les choses se passeraient, si nous étions attaqués...

— Bah ! Que veux-tu qui se passe ? Nous resterions dans la cabine. Rassure-toi, personne ne peut rien nous faire. Voilà bientôt cinq ans que je convoie l'argent de l'usine de patins à roulettes, et il n'est jamais rien arrivé... Ah ! qu'est-ce que c'est que ça ? Arrête, arrête ! »

Pascal écrase la pédale des freins. Le fourgon stoppe en quelques mètres. En avant, une lueur

blanche tournoie. C'est une lampe électrique que quelqu'un est en train d'agiter. Une mince silhouette noire se rapproche, et les convoyeurs entendent une voix fluette qui les interpelle :

« Excusez-moi de vous arrêter, messieurs, mais j'ai une chose importante à vous dire. »

Interloqués, les deux hommes voient apparaître une sorte de lutin vêtu de jaune, masqué, enveloppé dans une cape rouge et noire. Le lutin éteint sa lampe et vient frapper contre le pare-brise en criant :

« Ohé ! Vous m'entendez ? »

Pascal entrouvre très légèrement sa vitre.

« Qui êtes-vous ? demande-t-il. Que voulez-vous ? »

L'étrange apparition répond :

« Je suis Fantômette. Celle qui s'occupe de ce qui ne la regarde pas. Je viens vous avertir que le Furet et sa bande se sont postés à la sortie du village de Lèchefrites, à trois kilomètres d'ici. Ils ont l'intention de vous attaquer. »

Pendant un instant, les convoyeurs restent silencieux. Ils se regardent, se demandant si l'histoire que la gamine leur raconte est vraie ou fausse. Puis Jean Sanpeur réagit :

« Nous nous trouvons devant un cas bizarre, et le règlement de notre compagnie prévoit qu'en cas de doute, nous devons prévenir les autorités supérieures... »

— D'accord. Mais demandons d'abord à cette jeune personne déguisée comment elle est au courant de cette attaque. »

Une conversation s'engage entre les convoyeurs et Fantômette. Elle prend le temps de leur expliquer

par quel moyen elle a eu connaissance des projets du Furet. Puis elle décrit sa descente en parachute sur la route qui mène à Mimosa. Toute cette histoire paraît peu vraisemblable, et les deux convoyeurs, incrédules, téléphonent à la gendarmerie pour demander des instructions. Le brigadier de service, Pivoine, leur répond :

« Dites à cette Fantômette de rester sur place en attendant que nous ayons éclairci l'affaire. Quant à vous deux, quittez la route principale et prenez la déviation à Lèchefrites. Le trajet est un peu plus long, mais si des bandits vous attendent sur la route de Mimosa, ils en seront pour leurs frais. »

Jean Sanpeur raccroche, se penche vers la portière et dit à Fantômette :

« Merci pour votre avertissement. Je vais vous demander de rester ici, en attendant que les gendarmes viennent vous interroger. Nous, nous allons suivre une autre route pour ne pas rencontrer les bandits. Au revoir !

— Au revoir et bonne route, messieurs ! »

Le fourgon repart dans la nuit, Fantômette esquisse un petit pas de danse.

« Et voilà ! Moi, j'ai fait mon travail. Le Furet perdra son temps à attendre le fourgon. C'est tout ce que je voulais. Maintenant, chers gendarmes, si vous vous imaginez que je vais rester plantée ici à vous attendre, vous vous fourrez le doigt dans l'œil jusqu'au képi ! »

Elle quitte la route, saute une barrière et court jusqu'à l'avion. Œil de Lynx a en effet réussi à se poser dans un pré où l'aventurière l'avait précédé. Pendant qu'elle avertissait les convoyeurs, il a récupéré le parachute et l'a replié. Maintenant, tout est paré pour un nouveau décollage.

« Ça va, Fantômette ? »

Elle lève son pouce pour indiquer que tout est parfait, monte dans la cabine. Le reporter fait ronfler le moteur et exécute un décollage impeccable. Puis il demande :

« Les convoyeurs vont changer d'itinéraire ? »

— Oui, c'est ce qu'ils m'ont dit.

— Et le Furet va se faire prendre ?

— Je n'en sais rien ! Et je dois avouer que dans le fond, c'est un détail qui m'intéresse assez peu.

— Pourquoi donc ?

— Parce que chaque fois qu'on l'arrête, il trouve le moyen de s'évader. Alors, ce n'est pas la peine, vous comprenez ? Non, moi, ce qui me plaît, c'est de lui mettre des bâtons dans les roues. Faire rater tout ce qu'il entreprend, ça c'est amusant ! Un jour il finira bien par en avoir assez, et il choisira un métier honnête. Tenez, détective par exemple. Quant au



gros Bulldozer, je le vois très bien dans une charcuterie. Et Alpaga dans une chemiserie. »

Œil de Lynx sourit :

« Ma chère, si ces trois-là cessent d'être malhonnêtes, vous n'aurez plus à leur courir après, et vous vous ennuierez !

— Ah ! c'est bien possible ! »

« Mais que fait-il, ce fourgon ? Voilà déjà une demi-heure qu'il devrait être ici ? Est-ce qu'il serait tombé en panne, par hasard ? »

Mains au dos, le Furet fait les cent pas en bordure de la route. Bulldozer, assis sur le talus, est en train de mastiquer un bout de saucisson. Alpaga profite d'un rayon de lune pour vérifier le pli de son pantalon. Il suggère :

« L'itinéraire a peut-être été modifié à la dernière seconde ? Etes-vous sûr, chef, que le fourgon va passer devant nous ?

— Absolument. Il suit toujours cette route. Comme les convoyeurs n'ont jamais été attaqués jusqu'à présent, ils s'imaginent que ça ne peut pas se produire. Je n'arrive pas à comprendre ce qui se passe...

— Et s'ils avaient eu un accident ?

— Un accident ? Juste la nuit où nous voulons mettre la main sur l'argent ? Ah ! non, ce serait trop bête !

— Est-ce bien aujourd'hui que le transport doit avoir lieu, chef ?

— Chut ! Tais-toi, Alpaga !

— Qu'y a-t-il, chef ?

— Ecoute... Ce bruit de sirène... »

Dans la nuit silencieuse, on perçoit, faible encore

mais très net, le hurlement d'une sirène. Le Furet serre les poings et gronde :

« C'est une voiture de la gendarmerie ! Voilà pourquoi le fourgon ne vient pas ! Ils se sont douté de quelque chose... Vite, à la camionnette, ce n'est pas le moment de traîner ici. Allez, allez... Remue-toi, Bulldozer !

— Quoi ? On s'en va, chef ? On n'attend pas que le fourgon vienne ?

— Tu ne comprends pas que c'est raté, gros crétin !

— Ah ? Bon, très bien. Alors on s'en va ? »

Le Furet l'empoigne par une manche, le pousse dans la camionnette. Alpaga a déjà mis le moteur en marche. La camionnette fait demi-tour dans un grincement de pneus et repart à toute allure vers Framboisy. Après dix minutes de course folle, le Furet fait arrêter le véhicule et couper le moteur pour se rendre compte si les sirènes se font encore entendre. Mais il n'y a plus rien.

« Ça va, les pandores ne nous poursuivent pas. Ils ont dû s'arrêter à l'endroit où nous étions postés. Mais je voudrais bien savoir pourquoi ils sont au courant de nos projets. Alpaga, tu n'as pas bavardé, j'espère ?

— Oh ! Voyons, chef, je suis un homme de parole. Et un homme de parole, comme son nom l'indique, ne parle pas !

— Et toi, Bulldozer, tu n'as rien dit ? »

Mais le gros homme s'est endormi sur la banquette, et le Furet n'insiste pas.

« Allez, Alpaga, on repart ! »

Pendant tout le trajet du retour, le chef reste sombre et silencieux, plongé dans ses réflexions.

Comment les gendarmes ont-ils pu deviner qu'une attaque allait se produire ? *Qui* donc les a prévenus ? Mystère ! Quoi qu'il en soit, l'affaire a échoué et il va falloir trouver autre chose. Dévaliser une bijouterie par exemple, ou une banque. Ou s'emparer de la tour Eiffel par surprise, et la restituer contre une rançon...

La camionnette bleue entre dans Framboisy, s'arrête dans le passage des Malandrins. Le Furet réveille Bulldozer avec quelques coups de pied dans les mollets, puis monte l'escalier. A l'instant où il entre dans l'appartement, un courant d'air frais vient lui frapper le visage.

« Tiens ! On a laissé la fenêtre ouverte ? Il me semble pourtant qu'elle était fermée quand nous sommes partis... »

Il allume, regarde vers la fenêtre, s'en approche et pousse un cri de surprise.

« Un carreau cassé ! Qu'est-ce que ça veut dire ? »

Alpaga montre alors la table en s'exclamant :

« Regardez, chef ! Quelqu'un a marqué un F... Est-ce que ça ne serait pas ?... »

— Fantômette ? Tonnerre ! Mais oui, ça ne peut être qu'elle ! »

Il se rue vers le tiroir, l'ouvre.

« Ah ! Malheur de putréfaction ! Elle a pris le plan... Et c'est Fantômette, bien sûr, qui a prévenu les gendarmes ! Ah ! la sale gamine ! La petite peste ! Attendez que je l'attrape, et je la mange toute crue ! »

Bulldozer agite ses gros poings :

« Chef, je pourrai l'aplatir, quand nous l'aurons attrapée ? »

— Oh ! oui ! Tu pourras en faire une descente de lit !

— Merci, chef. Et où est-elle, la Fantômette ? Vous avez une idée ? »

Le Furet se laisse choir dans un fauteuil bancal et répond :

« Oui, j'ai une petite idée de l'endroit où elle se trouve. Il y a quelque temps, en bavardant avec Dédé-le-Mitrailleur, j'ai appris qu'il l'avait aperçue, un soir qu'il passait rue des Roses. Elle niche au numéro 13.

— Ah ! chef, allons-y tout de suite ! Je vais l'aplatir comme une crêpe !

— Non, pas tout de suite. J'ai quelque chose de beaucoup mieux en vue. Et je vous garantis qu'on va bien rigoler ! »





CHAPITRE IV

Œil de Lynx abandonne sa casserole

« Tu ne crois pas qu'elle est un peu courte, cette cape ? Regarde, Boulotte, elle m'arrive à peine à la taille.

— Tu veux qu'on la rallonge ? Il n'y a presque plus de papier crépon... Et puis, tu sais, ce ne serait pas très commode... Une sauce, c'est facile à allonger avec de l'eau, mais une cape, on ne peut pas tellement... »

Ficelle est en train d'essayer un costume de Fantômette qu'elle vient de se confectionner. La cape est taillée dans deux rectangles de papier, un

rouge et l'autre noir, réunis dans le haut par un fil de fronçage. Pour imiter la tunique de soie de l'aventurière, Ficelle a pris un gros pull jaune. Le bonnet est une sorte de chapeau d'enchanteur en papier noir, terminé par un pompon qui est une pelote de laine. A la taille, l'intrépide jeune personne a attaché un gros ceinturon trouvé dans le grenier. Et comme elle ne dispose pas du fin poignard de Fantômette, Ficelle a pris un grand couteau de cuisine qui la fait ressembler au méchant père Lustucru, celui qui voulait découper le chat de la Mère Michel.

Plantée devant la glace, la grande fille prend des poses théâtrales, un pied en avant, un poing sur la hanche, une main en l'air. Elle demande à Boulotte qui croque des frites :

« Regarde-moi, Boulotte ! De quoi ai-je l'air ? »

Une voix s'élève alors pour répondre :

« Tu as l'air d'une grande nouille qui fait le singe ! »

C'est Françoise qui vient d'entrer. La grande Ficelle rugit :

« Oh ! là ! là ! Tu peux parler toi, la même Françoise ! Est-ce que tu saurais prendre l'allure courageuse de Fantômette, toi ? La mine vengeresse de quelqu'un qui n'a peur de rien ?

— Pas même des araignées ?

— Si, mais les araignées, ça ne compte pas. Tout le monde a peur des araignées.

— Et qu'est-ce que tu comptes faire dans ce déguisement ?

— Ça fait partie de mon plan n° 13. D'abord, je m'habille en Fantômette pour affoler les bandits de la région. Ensuite et deuxièmement, j'affiche ce

poster sur un arbre, en plein milieu de la place Babiole-Colifichet. Regarde ! »

Et Ficelle tend à la brunette une grande feuille de papier. On y voit le portrait d'un homme au nez pointu, qui grimace abominablement. En dessous, cette inscription marquée avec un feutre rouge vif :

ON RECHERCHE
LE FURET

Auteur de formidables cambriolages, attaques à main armée et désarmée, grand ennemi de Fantômette, voleur de cahiers et de gommes, assassin breveté, mangeur de rats tout crus, évadeur continuel.

*Forte récompense
(un chewing-gum neuf plus une bille) à qui fournira des indications permettant d'arrêter l'horrible personnage. Envoyer tous renseignements à l'imbattable Fantômette, 7, rue des Pétunias.*

Françoise rend l'affiche à Ficelle.

« Alors, tu te prends pour Fantômette, et tu vas faire envoyer les renseignements à ton adresse ?

— Parfaitement ! Comme ça, on me fournira plein de pistes ! Je ferai une grande quantité d'enquêtes serrées comme mes pieds quand ils sont dans des chaussures trop petites ! Et à la fin, après un combat épouvantable dont je sortirai merveilleusement vainqueur, j'attraperai le Furet comme Boulotte gobe un œuf !

— Bravo, ma grande ! Beau programme ! Fantômette va être jalouse de toi... »

Ils ont l'intention de vous attaquer... →



Ravie par ce compliment, Ficelle rougit de plaisir. Du coup, elle essaie de se montrer modeste.

« Oh ! tu sais, Françoise, faire aussi bien que Fantômette, ce n'est pas tellement difficile. Il suffit de porter son costume et d'avoir un peu d'intelligence.

— Alors, je te laisse être intelligente. Bonne chance !

— Oh ! tu t'en vas ?

— Oui, je retourne à la maison.

— Et qu'est-ce que tu vas faire, Françoise ?

— Moi ? Je vais me déguiser en Fantômette, bien sûr ! »

« Plop ! »

C'est le bruit que fait le journal tombant dans le fond de la boîte aux lettres. Fantômette sort en courant, ouvre la boîte, déplie le numéro de *France-Flash* qui sent encore l'encre d'imprimerie. Un grand titre s'étale à la une : FANTÔMETTE FAIT ÉCHOUER L'ATTAQUE D'UN FOURGON BLINDÉ.

L'article, signé Œil de Lynx, relate comment la jeune aventurière a sauté de nuit en parachute pour prévenir les convoyeurs. Le fourgon a emprunté une déviation, et le Furet a fait chou blanc. Malgré une intervention rapide de la gendarmerie, il a réussi à s'échapper. Un paragraphe précise que le commissaire Pomme, mis au courant de l'affaire, a déclaré : « Je l'avais bien prévu : le Furet étant libre, il recommence ses méfaits. Mais Fantômette se chargera de le capturer. »

La jeune aventurière froisse le journal pour en faire une boulette.

« Fantômette s'en chargera ! Fantômette s'en

chargera ! Toujours la même chanson ! Comme si je n'avais que ça à faire ! Ce n'est pas le commissaire qui va s'occuper d'étudier mes leçons à ma place, ou d'apprendre les affluents de la Loire, ou de faire mon devoir d'expression écrite sur la visite au zoo de Framboisy ! »

Pour se changer les idées, elle descend au sous-sol de la villa, glisse six cartouches dans le barillet d'un revolver et vise une cible accrochée contre le mur du fond. Pan ! Pan ! Pan ! Pan ! Pan ! Pan !

Elle s'approche de la cible pour l'examiner. Les six balles se sont logées en plein dans le centre, en ne perçant qu'un seul trou.

« Bravo, Fantômette ! Tous mes compliments ! Je vois que vous êtes toujours aussi adroite. »

La jeune aventurière se retourne et aperçoit une casquette, sous laquelle se trouve le journaliste.

« Bonjour, Œil ! Je ne vous ai pas entendu venir. Il faut dire aussi que ce revolver fait un potin du diable. C'est sûrement pour ça que je n'ai pas entendu votre casserole de voiture. Serait-elle en panne, par hasard ? »

Le reporter de *France-Flash* sourit d'un air mystérieux.

« Ma chère, si vous n'avez pas entendu ma voiture, c'est parce qu'elle ne fait plus de bruit.

— Vraiment ? Ce serait un miracle ! Elle est pire qu'un camion de quinze tonnes chargé de vieille ferraille ! Vous lui avez mis un moteur électrique ? Ou elle marche avec un élastique ?

— Pas du tout ! Je vais vous faire voir. Venez dehors... »

La jeune aventurière pose son revolver, ajuste le masque noir qui cache son visage et sort du sous-sol

de la villa, à la suite d'Œil de Lynx. Tous deux traversent un bout de jardin, franchissent une barrière blanche, s'arrêtent. D'un geste théâtral, le journaliste désigne un étrange véhicule garé au bord du trottoir.

« Voilà, ma chère. Je n'ai plus ma 2 CV cahotante et éternuante. Mon rédacteur en chef a été très content du dernier reportage, et il m'a même félicité d'avoir eu l'initiative de prendre l'avion sans le démolir. Du coup, j'ai eu droit à une prime et je viens de m'offrir ce bijou. Qu'en pensez-vous, Fantômette ? »

La justicière n'a pu retenir un sifflement de surprise et d'admiration.

« Mais dites-moi, Œil, elle est superbe, cette trottinette ! Où l'avez-vous dénichée ? Chez un marchand de jouets ? »

— Non. C'est un prototype mis au point par un ami mécanicien. Moteur spécial, carrosserie en plastique. Et bourrée de zinzins, trucs, machins et gadgets. »

C'est une curieuse petite voiture orange, à deux places, avec un nez plongeant et un arrière carré. Fantômette s'approche, se penche pour regarder l'intérieur.

« Le tableau de bord est plein de petits boutons ! Et cet écran minuscule, qu'est-ce que c'est ? »

— Un téléviseur. Il n'est guère plus gros qu'un paquet de cigarettes. Mais voulez-vous que nous allions faire un tour dans cette voiturette ?

— Je pense bien ! Le temps de fermer la maison... »

Fantômette donne un tour de clé puis retourne en courant, vers la micro-voiture dont Œil de Lynx

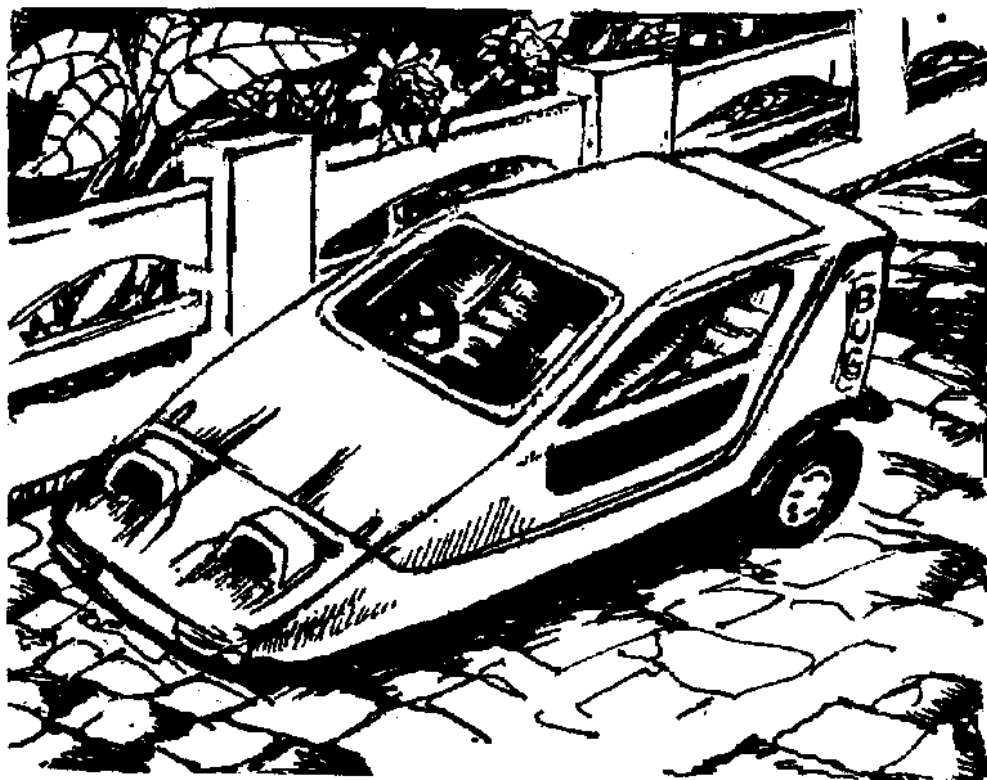
vient de soulever la carrosserie comme un couvercle, le véhicule n'ayant pas de portes. Elle se glisse sur l'un des deux sièges galbés, boucle sa ceinture. Le journaliste rabat le toit, puis met le contact. Un ronronnement de chat heureux se fait entendre. Fantômette hoche la tête en signe d'approbation.

« Quelle différence avec la marmite ! Au moins, on peut bavarder sans pousser de hurlements. Et comment se nomme cette merveille ?

— Vu sa couleur, je l'ai baptisée *Mandarine*.

— Joli nom ! Eh bien, voyons un peu ce que *Mandarine* est capable de faire... »

Le minicar démarre en souplesse, se glisse avec aisance dans les encombrements de Framboisy et s'engage sur l'autoroute de la Brie, où elle peut donner sa pleine vitesse, aucun motard n'étant en vue. Fantômette met en marche le petit téléviseur. Sur un écran qui n'est guère plus grand qu'une carte à jouer, un visage barré d'une moustache



apparaît. Fantômette reconnaît aussitôt le visage du commissaire Pomme qui est en train de déclarer :

« Ainsi que je le disais hier à la presse, l'arrestation du Furet et de sa bande n'est qu'une question d'heures. Après l'échec qu'il vient de subir sur la route de Mimosa, le bandit est certainement désespéré, abattu. Je suis persuadé qu'il reconnaît s'être engagé dans une voie désastreuse, et qu'il va très vite renoncer à ses cambriolages, ses vols, ses méfaits en tous genres ! Oui, le Furet doit abandonner la partie et venir se placer dans mes mains vigilantes. Je me montrerai plein d'indulgence, je lui pardonnerai, et je le mettrai dans une prison, où il ne risquera plus d'être poursuivi par les gendarmes. Donc, mon cher Furet, si vous m'entendez, venez vite me trouver. Je compte sur votre bonne volonté. »

Fantômette se met à rire.

« Ce n'est pas sérieux ! Notre brave commissaire Pomme ne s'imagine tout de même pas que le Furet va se rendre, comme ça, tout tranquillement ? »

Œil de Lynx hoche la tête.

« Bah ! Dans le fond, le commissaire n'a pas tellement tort... Il est évident que si le Furet était en prison, il ne courrait plus le risque d'être arrêté...

— Bien sûr, bien sûr. En tout cas, Pomme est bien naïf s'il croit que le Furet va abandonner la partie sur un échec. C'est tout le contraire qui risque de se produire.

— Comment cela ?

— Mon cher Œil, il y a deux sortes de gens. Ceux qui sont découragés quand ils ratent quelque chose, et ceux qui sont stimulés. Chaque fois que j'ai fait échouer une combinaison du Furet, il a

monté un autre coup, plus important, plus audacieux. Et cette fois-ci, je suis sûre qu'il en sera de même.

— Vous croyez ?

— Oui. Le Furet va inventer maintenant une nouvelle combine. Je ne sais pas encore de quoi il s'agit, mais soyez certain que ce ne sera pas de la rigolade ! »



CHAPITRE V

Ficelle au micro

« **A**lors, chef ? »

— Alors, maintenant mon plan est au point. Et cette fois-ci, ça ne peut pas rater ! Parole de Furet ! »

Les trois bandits sont réunis dans une chambre de l'hôtel des Décombres. Assis sur un fauteuil qui perd son crin, le Furet lisse son nez, comme pour le rendre plus pointu. Alpaga, debout devant une armoire dont la glace est fendue, admire sa cravate jaune à points violets, sa chemise rose, son veston vert laitue, son pantalon mauve, ses chaussettes rouges et ses chaussures de cuir tirant vers l'orangé.

Quant au gros Bulldozer, il s'est allongé sur un lit aux ressorts grinçants, et il mastique un bout de lard cru.

Le chef de la bande allume un cigare, crache un épais nuage de fumée bleue et annonce :

« Les amis, je vais monter une combinaison formidable ! Un truc étonnant, éblouissant ! Vous allez voir... »

Alpaga pince le pli de son pantalon et demande :

« Est-ce que ça va bien se terminer, au moins ? Nous n'aurons pas encore Fantômette sur le dos ? »

Le Furet ricane :

« Fantômette ? C'est justement d'elle qu'il est question. Je vais m'en occuper, moi, de la Fantômette ! Et ça va faire des étincelles, croyez-moi ! »

Alpaga se frotte les mains.

« Expliquez-nous vite, chef ! Je suis impatient d'apprendre ce que nous allons faire ! Un nouveau cambriolage ? Une attaque de banque ? »

Un méchant sourire s'inscrit sur les lèvres minces du Furet. Il hoche la tête négativement.

« Ce n'est pas exactement ça, Alpaga. Il est bien question d'attaques de banques ou de bijouteries, mais ce n'est pas nous qui ferons le travail.

— Qui donc alors ?

— FANTÔMETTE ! »

Alpaga sursaute et Bulldozer cesse de mâcher. Le Furet se réjouit de voir la surprise de ses complices. Il répète :

« Oui, c'est Fantômette qui fera le travail pendant que nous nous tournerons les pouces. Que dites-vous de cela ? »

L'élégant bandit ajuste sa cravate et secoue la tête :

« Mais voyons, chef, Fantômette est notre enne-

mie. Elle ne voudra jamais se lancer dans des cambriolages pour notre compte !

— Mais si ! Il suffira de l'y forcer.

— Ah ? Je ne vois pas comment... »

Le Furet a un ricanement sinistre. Il explique :

« Fantômette a une amie que nous connaissons bien, la grande Ficelle. Supposons que cette Ficelle soit en notre pouvoir, que nous l'ayons sous la main, à notre disposition. Ce serait un bon moyen pour obliger Fantômette à nous obéir, pas vrai ? Nous lui dirions : « Ma chère Fantômette, si tu ne veux pas faire ce que nous t'ordonnons, on pendra Ficelle par les cheveux. Ou les pieds. Ou la langue. » Fantômette sera bien forcée de nous obéir, pas vrai ?

— Sûr, chef !

— Tu vois, dès que nous tiendrons Ficelle, Fantômette sera à nos ordres. Elle deviendra une voleuse ! Et si elle rate ses coups, c'est elle qui sera arrêtée à notre place. Ah ! quelle vengeance, Alpaga ! Nous allons lui faire payer tous les ennuis qu'elle nous a causés !

— Chef, vous êtes génial !

— Merci, Alpaga. »

Le gros Bulldozer engloutit son bout de lard et demande :

« Par quoi on commence, chef ? Ça va être compliqué ?

— Du tout ! J'ai déjà tout préparé, Bulldozer. Je viens de louer un local qui va être maquillé en station de radio. J'ai déjà demandé à Jojo-la-Brocante d'y installer quelques accessoires. Un vieux poste, un micro et un tourne-disques. On va y enfermer Ficelle en lui faisant croire qu'elle est

devenue speakerine à Radio-Framboisy. Cette fille est tellement bête qu'elle ne se rendra même pas compte qu'elle se trouve dans un studio bidon. Maintenant, je vais vous faire voir ce que j'ai préparé... »

Le Furet se lève, ouvre une armoire et en sort deux objets. L'un est un rouleau de toile sur lequel est peinte en grandes lettres la mention *Radio-Framboisy*.

« Tiens, Bulldozer. Tu vas te procurer un pot de colle et appliquer ça sur la camionnette que nous avons louée.

— Compris, chef. »

Le second objet est une forme arrondie entourée de cheveux blancs. Alpaga demande :

« Qu'est-ce que c'est, chef ? On dirait une perruque.

— C'est un faux crâne.

— Pour qui ?

— Pour toi.

— Hein ? Vous plaisantez, chef ? Je ne vais pas mettre cette horreur sur ma tête, tout de même ?

— Mais si. Juste pour un moment. Tu vas te déguiser, pour que Ficelle ne te reconnaisse pas. Tu prendras l'accent américain pour expliquer à Ficelle qu'elle est engagée à Radio-Framboisy. Ensuite, tu l'emmèneras dans le faux studio, au 14 de la rue des Billes-Carrées, et tu lui diras de raconter tout ce qu'elle veut dans le micro. Compris ?

— Bon, ça va, chef.

— Tu sais prendre l'accent américain ? »

Alpaga prend un ton nasillard pour prononcer :

« Yeah ! Jé souis Américain... »

Le Furet fait la moue.



« On dirait un Espagnol ! Enfin, ça ira. Maintenant, téléphone à Ficelle et dis-lui qu'elle va devenir speakerine.

— Okay, chef ! »

Le regard de Ficelle se pose sur la photo d'une dame qui se barbouille le visage. Le texte de l'annonce affirme :

« Grâce à la crème PURMÉLANGE, vous aurez des mains d'ange... »

« Ah ! J'ai bien envie d'essayer cette crème ! Je vais en acheter un tube modèle familial, et je vais m'en mettre sur les mains. J'en mettrai aussi sur mon nez, et peut-être sur mes pieds, s'il en reste assez. Evidemment, avec mes grands pieds, il en faudra sûrement un gros kilo. Mais avec le tube familial extra-énorme, j'espère en avoir assez... Je

me demande ce que fait Boulotte... Voilà une heure qu'elle est sortie... Elle doit passer en revue tous les commerçants de Framboisy... Et je t'achète des biscottes beurrées, et je t'achète du bifteck-frites, et je remplis mon cabas avec de la compote de pommes... Je n'ai jamais vu une pareille goinfresse ! Je me demande où elle arrive à fourrer tout ce qu'elle mange... Dans son estomac, bien sûr... Mais après, qu'est-ce que ça devient ?... Bon, enfin, c'est son affaire... Voyons ce qu'il y a encore d'intéressant... Ah ! une publicité pour un balai à nettoyer dans les coins, avec un manche tordu. Oh ! mais ça m'a l'air drôlement intéressant ! »

La grande Ficelle se trouve dans la salle de séjour, à quatre pattes sur la moquette. Elle feuillette un numéro de *Jolie Mademoiselle*, l'hebdomadaire des filles dans le courant (d'air).

Après les conseils de beauté, elle prend connaissance de l'horoscope :

« Si vous êtes née sous le signe du Chimpanzé, attendez-vous à une visite qui vous apportera beaucoup de bonheur et de grands désagréments. Méfiez-vous des escaliers glissants, et prenez un parapluie s'il tombe des averses. »

Ficelle est sur le point d'entamer la page des petits jeux, lorsque la sonnette du téléphone retentit. Elle se lève, décroche. A l'autre bout du fil, un homme parle avec un accent étranger :

« Mâââdemoiselle Ficéééelle ? Ici Frank Einstein, le fameux directeur du nouveau pôle émetteur de Radio-Framboisy. Vous connaissez, je suppôôse ?

— Heu... hum ! heu... oui, bien sûr », dit Ficelle qui entend parler de Radio-Framboisy pour la première fois.

L'homme poursuit :

« Mââdemoiselle, j'ai le plaisir de vous apprendre que vous avez été sélectiôônnée pour devenir la speakerine n° 1 de nôôtre station. »

Ficelle ouvre des yeux aussi ronds que sa bouche et s'exclame :

« Comment ? Moi, Ficelle, j'ai été choisie pour devenir speakerine ?

— Pââarfaitement !

— Pour parler à des auditeurs ? Dans un micro ?

— Mais ouiiii !

— Ah ! ça, par exemple ! J'en suis toute baba, m'sieur Frank Instinct ! Et qu'est-ce qu'il faut que je fasse ?

— Vôôôs préparez un petit valise avec pyjama et brôôsse à dents, et je passe vous chercher dans un quart d'heure. Côôômpris ?

— Compris, m'sieur Frank Instant ! Je me prépare ! »

Pendant une seconde, Ficelle reste immobile, raccrochant d'une main le téléphone, pressant de l'autre sa poitrine où son cœur bat à grands coups. Speakerine à la radio ! Incroyable ! Fantastique ! Eblouissant ! Une chance inespérée ! Elle va pouvoir parler à des milliers d'auditeurs, leur donner des conseils, leur raconter sa vie ! Ah ! ses deux amies Boulotte et Françoise vont crever de jalousie et devenir vertes de rage !

« Vite, vite ! Dépêchons-nous ! Qu'est-ce qu'il a dit, M. Frank Instruit ? une brosse à dents ? Où est-elle, ma brosse à dents ? »

Ficelle court dans sa chambre, plonge sous le lit où la brosse doit se trouver. Malheur ! Il y a là des cassettes de magnétophone, une bouteille de Coca-

Soda vide, un épluche-légumes sans doute apporté par Boulotte, et quelques chaussettes, mais pas de brosse à dents.

« Mille pétards ! où l'ai-je mise, cette brosse ? Et mon pyjama... où est-il passé, cet idiot de pyjama ? Pourtant, je suis sûre de l'avoir mis cette nuit... Il est peut-être resté dans la salle de bain ? »

Une exploration de la salle de bain ne donne aucun résultat...

Et voici qu'on sonne à la porte !

« Sapristi de pétard ! Il est déjà là ? Qu'est-ce que je vais faire ? »

A défaut de pyjama, elle fourre dans sa valise un imperméable, et remplace la brosse à dents introuvable par une brosse à chaussures. Puis elle se précipite pour ouvrir, et se trouve en présence d'un homme de haute taille, vêtu de blanc, chauve, qui fume un gros cigare.

« Mâââdemoiselle Ficelle, je suppôôse ?

— C'est moi-même et en personne, avec tous mes cheveux, toutes mes dents et mes pieds véritables. Ah ! à propos de dents, m'sieur Frank Instable, je n'ai pas trouvé ma brosse...

— Aucune impooortance ! Nous vous en achèterons une autre.

— Ah ! vous êtes bien aimable, m'sieur Frank Instar... J'ai le droit d'aller dans la camionnette de Radio-Framboisy, alors ?

— Bien sùûûr ! Souivez-moi ! »

L'homme chauve s'installe au volant. Ficelle à côté de lui, avec la grisante sensation que le monde entier a les yeux fixés sur elle. A cet instant, une petite voix l'appelle.

« Ohé ! Ohé, Ficelle ! Que fais-tu là ? »

C'est Boulotte qui arrive en courant, tenant sous son bras un gigantesque paquet de pain grillé. Ficelle se penche par la portière pour déclarer fièrement :

« Tu vois, M. Frank Intense, ici présent au volant, vient de me nommer radiospeakerine. Je me rends maintenant aux studios de Radio-Framboisy pour m'asseoir sur l'antenne ! Qu'est-ce que tu en dis ? »

Mais Ficelle n'a pas le temps d'entendre la réponse, parce que le chauffeur, impatienté, vient de démarrer en trombe. Boulotte a son regard attiré par une plaque fixée à l'arrière de la camionnette : *Gâteau, location de voitures.*

« Gâteau ! Quel joli nom... Ah ! j'aurais bien voulu m'appeler comme ça. Boulotte Gâteau ! Oui, ça m'aurait bien plu. Je me serais mangée moi-même au goûter ! »

Un quart d'heure plus tard, la camionnette s'arrête rue des Billes-Carrées, devant le numéro 14 où par hasard une place est libre. Frank Einstein montre à Ficelle une plaque bleue à lettres blanches fixée près de l'entrée. Ficelle lit : « STATION RADIO-FRAMBOISY. »

Au premier étage, le directeur fait entrer la grande fille dans un appartement où une pièce est équipée en studio. Au centre, une table avec un micro, un électrophone et quelques pochettes de disques. Dans un angle, une sorte de machine à laver surmontée de cadrans. Au mur, une pancarte porte en lettres rouges cet ordre impératif : SILENCE.

« Voici vôôtre studio personnel, mademoiselle. Il vous plaît ?

— Ah ! c'est mirifique ! Je n'aurais jamais espéré

avoir une station de radio pour moi toute seule !
J'ai l'impression de faire un cauchemar délicieux !

— Et voici votre chambre, juste à côté. »

Dans une pièce voisine, il y a un lit, quelques meubles et un cabinet de toilette. Ficelle est ravie.

« Ah ! m'sieur Frank Instant, je nage au milieu d'une piscine d'enthousiasme.

— J'en suis très heureux.

— Quand est-ce que je commence ?

— Tout dé suite, si vous voulez.

— Ah ! chic ! »

Ils reviennent dans le studio. Le directeur appuie sur un bouton de la machine à laver. Une petite lampe s'allume.

« Voilà, je branche l'émetteur. »

Il se penche vers le micro, annonce :

« Allôôô, allôôô ! Ici Radio-Framboisy ! J'ai l'honneur de vôt présenter, mes chers auditeurs, la nouvelle speakerine de nôtre station, Mlle Ficelle. Elle va vous raconter mille choses intéressantes. Quand elle n'aura plus rien à vô dire, elle passera des disques. A vô, mademoiselle Ficelle ! »

Très émue, la grande étourdie pique du nez vers le micro et bafouille :

« Heu... ici... heu... Sifelle qui pous varle... heu... Fipelle qui sous parle... non, Ficelle... heu... enfin, c'est moi qui vous raconte des trucs... Oh ! là ! là ! ce que c'est difficile ! J'aurais jamais cru ! »

Le directeur sourit :

« Ce n'est rien. L'émotion dou début. Vous allez vous habituer très vite !

— Heu, oui, oui, sûrement... hum ! Voyons... qu'est-ce que je vais bien pouvoir vous dire, mes chers auditeurs ? »

Frank Einstein lui souffle :

« Parlez-leur de votre école...

— Ah ! oui, bonne idée ! Eh bien, figurez-vous, mes chers auditeurs, que hier il y avait une interrogation écrite. C'était sur les montagnes de France. Un truc qu'on n'a sûrement pas étudié, mais je me suis tout de même bien débrouillée. En cherchant bien dans ma tête, j'ai fini par me rappeler toutes les montagnes de notre beau pays, comme dit Mlle Bigoudi, notre institutrice. Attendez, je vais vous les dire... Ça me revient... Il y a d'abord les Alpes, ensuite le Machin Central, les Pires Années, les Bauges, la Marne et la Loire. Voilà, il y a tout ça... »

Ficelle est lancée. Elle a perdu son trac, maintenant. Avec un sourire de satisfaction Frank Einstein sort sur la pointe des pieds et referme la porte à clé derrière lui.

Dans sa poche, il emporte la brosse à chaussures de Ficelle. Sur le manche en plastique souple, sa propriétaire a gravé son nom avec une pointe de compas.



CHAPITRE VI

Une singulière association

« Ça y est, voilà Alpaga qui revient ! Nous pouvons descendre. »

Le Furet, qui guettait par la fenêtre le retour de la camionnette, sort de la chambre, suivi par le gros Bulldozer. Ils rejoignent Alpaga qui a décollé la banderole et retiré son faux crâne.

« Ouf ! Ça me tenait chaud, chef !

— Alors, ça a marché ?

— Parfaitement, comme vous l'aviez prévu. Cette grande nouille est persuadée qu'elle est dans un vrai studio. Mais dites-moi, chef, cet émetteur

de radio qu'a installé Jojo-la-Brocante, et qui ressemble à une vieille machine à laver, qu'est-ce que c'est ?

— Ha, ha ! Justement, c'est une machine à laver ! Allez, démarre. On va rue des Roses... »

Tandis que la voiture traverse Framboisy, le Furet se frotte les mains de contentement.

« Voici réalisée la première partie de notre programme. Nous allons passer maintenant à la seconde partie. Nous assurer le concours de Fantômette. Nous arrivons en vue de la rue des Roses... Ralentis, Alpaga. Fantômette est peut-être dans le coin. Il ne faudrait pas qu'elle se sauve en nous voyant. Tu vas t'arrêter à l'entrée de la rue.

— Entendu, chef... Ah ! ça tombe bien, il y a une place libre. Une chance ! »

Le Furet plisse ses yeux pour examiner le numéro 13, qui est une villa ultra-moderne, en forme de soucoupe volante. Devant la maison stationne une petite voiture orange dont le dessus est en train de se soulever comme un couvercle.

« Nous arrivons bien ! s'exclame le Furet. C'est justement notre petite amie qui est dans cette voiturette. Tu as vu, Alpaga ?

— Oui, chef. Et avec elle, il me semble que c'est ce journaliste de *France-Flash*...

— Œil de Lynx ? Oui, c'est bien lui. Attendons de voir ce qu'ils vont faire. »

Fantômette bavarde encore un moment avec le journaliste, tournant autour de Mandarine, ou jetant un coup d'œil sur le moteur. Puis après une poignée de main, le reporter remonte dans le minicar et repart, tandis que la jeune aventurière rentre chez elle. Le Furet fait claquer ses doigts.

« Allons-y ! Alpaga, cesse de tripoter ta cravate... Bulldozer, réveille-toi ! »

Les trois bandits sortent de la camionnette, marchent jusqu'à la barrière basse qui ferme l'entrée du pavillon. Le Furet appuie sur un timbre qui fait ding-dong. Alpaga s'étonne :

« Comment, vous sonnez tranquillement ? Nous n'entrons pas en fracturant la porte ?

— C'est inutile, Alpaga. Tiens, voici notre amie qui sort du sous-sol... avec un gros revolver ! »

Le Furet fait un grand sourire et agite la main aimablement.

« Bonjour, chère Fantômette ! Inutile de nous menacer avec votre pétard, nous venons en amis. Vous permettez que nous entrions ?... »

La jeune aventurière se méfie. Sans lâcher son arme, elle scrute le visage du Furet pour essayer de deviner ses intentions. Quelle nouvelle fourberie a-t-il encore inventée ? Elle laisse passer les bandits, mais en se tenant à bonne distance, pour donner l'impression qu'elle va éventuellement tirer. Ce qui ne risque pas de se produire, car elle n'a pas eu le temps de recharger l'arme au moment où elle a entendu la sonnette du portail.

« Entrez, mais gare à vous si vous tentez un coup fourré. Je vous connais, mon beau Furet, je sais de quoi vous êtes capable.

— Vous n'avez rien à craindre, chère amie. Mais vous permettez que je m'asseye ? Vous avez là de très jolies chaises de jardin... »

Le Furet, Alpaga et Bulldozer s'asseyent et allument des cigarettes. Fantômette attend, sur la défensive. Le chef envoie une bouffée de fumée dans les airs et commence son exposé.

« Ma chère Fantômette, j'ai décidé que nous allons nous associer. Vous êtes intelligente et j'ai du génie. J'ai le sens de l'organisation, je suis très qualifié pour monter des coups intéressants. Vous êtes agile, vos qualités d'acrobate sont idéales pour l'exécution de ces coups. Par conséquent, je vois en vous le sujet parfait pour compléter ma bande. Bulldozer est trop gros pour se remuer ; Alpaga a toujours peur de salir ses beaux costumes. Et moi, je suis fait pour commander. Donc, c'est dit. A partir de maintenant, Fantômette fait partie de la bande du Furet ! »

La jeune justicière a écouté les paroles prononcées par le bandit avec une surprise croissante. Elle laisse éclater son indignation.

« Non, mais ! Vous êtes complètement toqué, mon bon Furet ! Vous êtes tombé sur la tête, ou quoi ? Moi, faire partie de votre bande ? Mais dites donc, mon cher, il va falloir vous faire soigner dans une maison de fous ! Venir me demander de participer à vos cambriolages, à vos escroqueries ? Pourquoi ne pas vous adresser au préfet de Police, tant que vous y êtes ? »

Le Furet répond en souriant :

« J'y avais bien songé, mais il n'est pas libre. »

Puis, redevenant sérieux :

« Bon, assez plaisanté. Quand je dis que tu vas faire partie de ma bande, ce n'est pas une proposition que je te fais. C'est un ordre que je te donne. Tu m'entends ? Je ne te laisse pas le choix.

— Vraiment ? Et vous croyez que je vais obéir ?

— Certainement. »

Le Furet envoie une nouvelle bouffée de fumée en l'air, puis dit calmement :

« Si tu ne veux pas suivre mes instructions, ton amie Ficelle aura de sérieux ennuis. Elle pourrait bien subir le sort de cette cigarette... »

Et le bandit, après avoir laissé tomber la cigarette sur le sol, l'écrase d'un coup de talon. Fantômette a l'impression d'être plongée dans un bain d'eau glacée. D'une voix qu'elle s'efforce de maintenir ferme, elle demande :

« Vous voulez me faire croire que vous avez enlevé Ficelle ? »

Le Furet ne répond pas directement.

« Mon cher Alpaga, dit-il n'as-tu pas trouvé dans la valise de Ficelle une certaine brosse ? Veux-tu la montrer à notre amie ? »

Alpaga déplie un papier qui enveloppe une brosse dont les poils de nylon, blancs à l'origine, présentent une couleur verdâtre. Il explique :

« Ficelle est une fille élégante, qui porte des chaussures vertes, assorties à ses chaussettes jaunes. Elle cire ces chaussures avec un cirage crème couleur épinard. Et comme c'est une fille de précaution, elle a pris soin de graver son nom sur le manche de la brosse. C'est marqué : Ficelle. »

Fantômette n'a pas eu besoin de toutes ces précisions pour reconnaître la brosse de Ficelle. Alpaga ne s'est trompé que sur un point : la grande fille se sert bien de cirage vert, en effet, mais elle le passe sur ses souliers roses. En voyant l'objet, l'aventurière a sursauté, et le Furet, qui guettait cette réaction, sourit de nouveau :

« Je vois que tu connais cette brosse. Nous voulions te donner la preuve que Ficelle est bien en notre pouvoir. Alors, quelle est ta décision ? Tu acceptes d'entrer dans ma bande ? »

Fantômette réfléchit à toute vitesse. Ils ont enlevé Ficelle. Bon, mais comment ? Discrètement, ou en plein jour ? Y a-t-il eu des témoins qui pourraient donner une indication sur la direction prise par les ravisseurs ? Où l'ont-ils donc cachée ? Sûrement pas dans le passage des Malandrins. Où alors ? Dans Framboisy, à Paris ? Autant de questions auxquelles elle ne peut pas répondre immédiatement. Il lui faudrait du temps pour se renseigner, enquêter. Et pour cela, il faut qu'elle soit libre d'aller et venir. Donc, elle doit s'échapper immédiatement.

Est-ce possible ? Oui, et facile même. Il lui suffit de courir vers la clôture, de la sauter d'un bond. Ensuite, elle se lancera en sprint jusqu'au bout de la rue des Roses, et elle aura vite fait de se perdre dans le quartier commerçant.

Sa décision est prise. En faisant une révérence gracieuse à l'adresse du Furet, elle dit :

« J'accepte ! »

Le Furet se dresse, rayonnant.

« Bravo, ma chère ! Je savais bien que nous finirions par nous entendre. »

La jeune justicière lève la main.

« Attendez, mon cher Furet. J'accepte à condition que vous me disiez où se trouve Ficelle. »

Le bandit secoue la tête.

Pas question ! Nous libérerons ton amie *après* que tu auras travaillé pour nous.

— Alors, allez vous balader ! »

Fantômette adresse un pied de nez au Furet, fait volte-face et se met à courir vers la clôture, à la vitesse d'une panthère. Mais elle doit passer à un mètre de la chaise où Alpaga s'est assis. L'élégant

bandit allonge brusquement une de ses interminables jambes, dans laquelle Fantômette vient buter. Avant de tomber, elle a le réflexe de se rouler en boule pour amortir le choc. Elle se relève, mais c'est déjà trop tard : le Furet lui tombe dessus, Alpaga l'enserme dans ses longs bras, le gros Bulldozer vient en renfort pour l'écraser.

Triomphe du Furet qui rit méchamment :

« Alors, tu voulais déjà te sauver, petite vermine ? Tu n'es donc pas bien avec nous ?

— Canaille ! Sacripant ! Sale bonhomme ! Lâchez-moi, espèce d'affreux pas beau ! »

Elle se démène comme mille diables, lance des coups de pied, tente de dégager ses bras et de reprendre son souffle, mais les trois bandits sont quand même les plus forts. Alpaga entortille sa tête sous sa cape de soie pour étouffer ses cris, Bulldozer retire sa vaste ceinture pour attacher la jeune aventurière et l'emporter comme un paquet vers la camionnette. Le véhicule démarre. Le Furet saisit la pochette de soie d'Alpaga pour s'essuyer le front.

« Ouf ! Elle nous donne du fil à retordre, cette petite vipère !

— Vous croyez qu'elle va tout de même nous obéir ?

— Oui. Tant que nous tiendrons Ficelle, elle marchera droit, tu verras. Et j'arriverai bien à lui faire faire ce que je veux, parole de Furet ! »

Il allume un cigare, lance un ordre :

« A l'hôtel des Décombres. Maintenant que la deuxième partie de mon programme est remplie, nous allons passer à la troisième phase : faire de Fantômette une cambrioleuse ! »



CHAPITRE VII

Chez la duchesse

« **V**oici le plan que j'ai établi. Là, c'est le portail de l'entrée. Tout près il y a un grand massif de lauriers-roses dans lequel tu pourras te cacher. Ensuite, tu traverseras la cour. Il faudra après escalader la façade du corps de bâtiment. C'est un hôtel particulier, en pierre de taille. Pour faciliter l'ascension, tu projetteras une corde qui se termine par un crochet. Il s'accrochera à la toiture. Une fois que tu seras là-haut, tu passeras par une lucarne ovale...

— C'est ça ! Il faut peut-être aussi que je tienne

des assiettes en équilibre sur ma tête, que je danse sur une corde raide et que je joue du saxophone ?

— Tais-toi ! Tu feras tout ce qu'on te dira ! Tu ne peux rien contre nous, ma petite, mets-toi bien ça dans la tête ! »

Dans une chambre de l'hôtel, le Furet a étalé son plan sur une table. Il donne des explications à une Fantômette qui peste intérieurement, mais se voit contrainte d'être attentive. Dans un coin, le gros Bulldozer est assis sur un fauteuil et croque un saucisson. Alpaga, debout devant une armoire à glace, admire sa silhouette.

« Et pour passer par la lucarne, je devrai casser le carreau ? demande Fantômette.

— Ce ne sera pas nécessaire. Ce matin même, je suis allé visiter cet hôtel-musée comme un simple touriste, et j'ai constaté que la lucarne est entrouverte. Tu n'auras aucun mal à entrer.

— Vouais. Ensuite ? D'autres acrobaties, je suppose ?

— Non. Tu descends simplement au premier étage. C'est là qu'est exposé le diadème de la duchesse de Ménéilmontant-Belleville, sous une vitrine.

— Facile à ouvrir, cette vitrine ?

— Il faudra la briser. Tu emporteras un marteau. »

Fantômette hoche la tête avec un geste de dégoût :

« Vous me faites faire un méchant travail !

— Mais non, mais non. Tu t'y feras très vite, tu verras. Après, cambrioler deviendra un plaisir. Donc, tu prends le diadème, tu remontes au grenier et tu redescends avec la corde. Nous t'attendrons à l'extérieur.

— Mais dans le musée, il n'y a pas de gardien ?

— Si, il y a un gardien. Le père Hoquet. Il habite au premier étage. Mais il est sourd comme un pot et ne te causera pas d'ennui. Voyons... quelle heure est-il ? Le musée ferme à 6 heures. Nous avons tout juste le temps d'y aller. Bulldozer, prends la corde et le crochet. Nous descendons. »

Escortée par les trois bandits, Fantômette prend place à l'arrière de la camionnette, sur une caisse vide. Une heure plus tard, le véhicule s'engage dans les encombrements de la capitale. Pendant tout le trajet, la jeune aventurière n'a cessé de faire remuer ce qu'elle nomme les muscles de son cerveau. Le Furet va l'obliger à commettre un cambriolage, et elle ne voit aucun moyen d'échapper à cette contrainte. Si elle tentait à nouveau de se sauver, quel serait le sort de Ficelle ? Les bandits se vengeraient sur elle ! Pour l'instant, elle doit se contenter d'obéir. Mais elle doit profiter de la première occasion qui se présentera pour alerter le commissaire Pomme, ou Œil de Lynx. Elle soupire :

« Quel dommage que je ne puisse pas appeler Fantômette à mon secours ! Elle me tirerait de là...

— Tu dis quelque chose ? demande sèchement le Furet.

— Non, rien.

— Bon ! Tais-toi et concentre-toi. Pense au travail que tu vas faire. Ah ! nous voici dans le XXI^e arrondissement. Nous approchons de la rue de Ménilmontant-Belleville. J'aperçois une place libre pour stationner...

— A cet endroit, c'est interdit, objecte Alpaga.

— Tu as raison, allons plus loin. Ce n'est pas le moment de nous faire remarquer par la police. »

La camionnette se gare presque en face d'une large porte cochère, l'entrée du musée. Le Furet pointe son cigare vers l'entrée.

« C'est là. Tu vois, Fantômette ? D'ici on aperçoit le massif de lauriers-roses. Dépêche-toi d'aller t'y cacher, le musée ferme dans cinq minutes.

— Mais pour ressortir, comment vais-je faire ?

— Le portail est fermé par des barres que l'on peut manœuvrer depuis l'intérieur. Tu pourras donc te sauver facilement en cas de pépin. Mais ne t'inquiète pas, tout ira bien. J'ai tout prévu. »

Fantômette sort de la camionnette, traverse la rue, franchit le portail. Un coup d'œil aux alentours pour s'assurer que personne ne s'occupe d'elle.

Les passants sont trop pressés de rentrer chez eux pour faire attention à cette gamine qui disparaît dans les plis de sa cape. La jeune aventurière a passé la porte cochère. Elle se glisse rapidement derrière le massif, s'accroupit et attend.

Quelques rares visiteurs sortent du musée, franchissent la cour pavée et sortent. La montre de Fantômette marque 18 heures. Un homme à moustaches blanches sort de l'hôtel sur les pas du dernier touriste, referme le portail et met en place une barre de fer. Puis il retourne dans le bâtiment.

La justicière attend quelques minutes, sort de sa cachette et s'avance jusqu'à la façade. Elle déroule la corde que lui a remise Bulldozer, fait tourner le crochet comme une fronde et le laisse bondir vers le toit. Le grappin retombe sur la pente en zinc, s'accroche au rebord d'une gouttière. Quelques tractions pour vérifier la solidité du système, et Fantômette se lance à l'escalade du musée, comme un alpiniste grimant le long d'une paroi verticale.

Il ne lui faut que quelques secondes pour atteindre le toit. Elle souffle un instant, puis se glisse jusqu'à la lucarne qui s'inscrit sur la surface grise des combles. Ainsi que le Furet l'a remarqué l'œil-de-bœuf est entrouvert, et la jeune acrobate peut facilement passer dans le grenier. Un escalier étroit lui permet de descendre au premier étage. Au moment où elle pose le pied sur le parquet ciré d'un couloir, elle entend distinctement une voix d'homme qui crie :

« Ah ! la coquine ! Elle est entrée sans notre permission ! Je vais l'avoir, celle-là ! Attends un peu... »

Fantômette se fige brusquement.

« Mille pompons verts ! Je suis déjà repérée ! Eh bien, ça n'aura pas traîné ! »

Elle est sur le point de faire demi-tour, quand la voix reprend :

« Ah ! ça y est, je l'ai eue ! Ce que ça peut être agaçant, ces grosses mouches noires ! Et elles vont directement sur la viande... »

Fantômette se sent nettement soulagée.

« Bon, je peux continuer... »

Elle longe le couloir sur la pointe des pieds, se remémorant le plan dessiné par le Furet. Elle tourne la poignée d'une porte qui doit s'ouvrir sur la galerie d'exposition. Oui, c'est bien là ! La pièce est entourée de vitrines où sont placés des gravures, des livres ayant appartenu à la duchesse de Ménémontant-Belleville qui était une grande intellectuelle. C'est à elle qu'on doit un remarquable ouvrage sur la manière de lever le petit doigt quand on tient une tasse de thé. Mais Fantômette n'est pas venue là pour regarder les manuscrits de la

duchesse. Elle va directement à la vitrine qui occupe la place d'honneur, au centre de la galerie. Sous un dôme de verre resplendit un triangle blanc, formé d'une multitude de diamants mêlés à des rubis et des émeraudes.

« Magnifique ! murmure la jeune aventurière, on ne peut pas dire que le Furet choisisse n'importe quoi... »

Elle tire de sa ceinture un marteau, brise le verre d'un coup sec et s'empare du diadème qu'elle examine avec émotion.

« Dire que maintenant, me voilà devenue une voleuse !... A cause de ce maudit Furet ! Il me paiera ça, je le jure !... Enfin, ce n'est pas le moment de râler... Allons, je me sauve... »

Elle glisse le diadème dans une poche intérieure de sa tunique et repart vers le couloir. C'est alors qu'elle avise un objet noir accroché au mur.

« Un téléphone ! Ah, c'est l'occasion ou jamais de prévenir Œil de Lynx. Je vais lui dire que le Furet m'a installée avec lui à l'hôtel des Décombres... »

Elle compose le numéro de *France-Flash*, tout en tendant l'oreille pour déceler si le bris de la vitrine a été perçu par le gardien. Mais il semble bien que le père Hoquet soit dur d'oreille, comme prévu. Dans l'écouteur, une série de sons se fait entendre : taaa... taaa... ta...

« Pas libre, mille pompons ! Ah ! c'est bien ma veine ! Ils ont tout le temps leurs lignes encombrées, à ce canard !... Comment alerter Œil de Lynx ? »

Mais elle n'a pas le temps de chercher une solution à ce problème. Un être inattendu vient de surgir devant elle en faisant : « Ouah ! ouah ! ouah ! »

C'est un affreux petit roquet qui découvre ses crocs en retroussant ses babines. Fantômette est furieuse contre le Furet.

« Mille pompons noirs ! Il aurait pu au moins me prévenir qu'il y avait cette bestiole ! »

L'aventurière raccroche, puis forme de nouveau le numéro du journal pour rappeler, mais le chien n'a pas envie de la laisser faire. Il se lance sur elle, mord la cape de soie et tire en grognant. Fantômette tente de lui faire lâcher prise d'une main, tout en tenant l'écouteur de l'autre.

« Allô ? Allô ? Veux-tu me lâcher, sale bête ! Allô ? *France-Flash* ! Ah ! tout de même ! Pouvez-vous me passer Œil de Lynx ? Il va me mordre, cet idiot ! Non, je ne dis pas qu'Œil de Lynx va me mordre, je parle du chien ! C'est urgent ! Mais lâche donc ma cape, sapristi ! Oui, voyez vite s'il est dans son bureau ! Maudit cabot ! »

A l'autre bout du fil, la standardiste, ahurie, se demande pourquoi on traite le journaliste de maudit cabot. Elle appuie sur une touche pour obtenir la salle de rédaction.

« Monsieur Œil de Lynx ?

— Oui ?

— On vous demande sur la ligne extérieure. Une histoire de chien... Je n'y comprends rien...

— Bon, on va voir ça... »

Il saisit le combiné, écoute. Une voix féminine est en train de crier :

« Allô ? Œil ? Je veux parler à Œil de Lynx ! C'est urgent ! Il y a un chien qui est en train de me dévorer toute crue !

— Ici Œil de Lynx. Mais je crois reconnaître votre voix... Fantômette ?

— Oui, c'est moi !

— Que se passe-t-il donc ?

— Un truc invraisemblable ! Je suis dans un musée... Un cambriolage... C'est le Furet qui a tout combiné... Il a enlevé Ficelle... Vous m'entendez, Œil ?... Je ne sais pas où ils la cachent... Ah ! Ne tirez pas, mille pompons ! Ne tirez p... »

BANG !!!

Le coup de feu résonne dans les oreilles du journaliste. Il hurle dans l'appareil :

« Fantômette ! Que vous arrive-t-il ? Qui a tiré ? Etes-vous blessée ? »

Mais à l'autre bout, quelqu'un raccroche le téléphone.

Quoique sourd comme une cruche, le père Hoquet a fini par entendre les aboiements de Gnafron. Intrigué, il sort de sa chambre, se dirige vers la galerie. Pourquoi le chien s'est-il mis à aboyer à cet endroit, un endroit où se trouve le précieux diadème ? Pris d'une soudaine inquiétude, le bonhomme se met à courir. Et lorsqu'il débouche dans la galerie, l'angoisse le saisit. D'un coup d'œil, il aperçoit la vitrine brisée, et ce personnage masqué qui se débat contre Gnafron.

« Oh ! Un voleur ! Il vient de prendre le diadème ! »

Le père Hoquet pivote sur ses talons, décroche un fusil du mur, le dirige vers Fantômette et crie :

« Lâchez ce chien ! »

La jeune justicière lance :

« Mais c'est lui qui me tient !... Ne tirez pas, mille pompons ! Ne tirez p... »

« Tiens, voici notre amie qui sort
du sous-sol... » →





Tremblant d'émotion, le gardien, d'ailleurs peu habitué au maniement des armes à feu, presse sur la détente sans trop le vouloir. Le coup part, et une volée de plomb fouette le mur. L'affaire tournant mal, Fantômette décide d'appliquer le sage principe édicté par l'intrépide chevalier Don Quichotte : « Se retirer n'est pas fuir. » Elle pique un sprint dans le couloir, poursuivie par Gnafron qui a réussi à arracher un morceau de la cape. Puis elle grimpe à toute allure l'étroit escalier qui mène aux combles, repasse par l'œil-de-bœuf, se laisse glisser le long de la corde. Pendant ces quelques instants, le père Hoquet a ouvert la fenêtre de la galerie pour appeler au secours. Il aperçoit Fantômette qui saute sur le pavé de la cour et se rue vers la sortie.

« Ah ! je vais t'avoir, voleur de diadème ! Attends un peu ! »

Il épaule le fusil, appuie sur la détente. Clic !

« Ah ! oui, c'est un fusil à un seul coup... Je crois qu'il y a des cartouches dans le buffet de la cuisine... »

Mais il n'a plus le temps de recharger l'arme. La jeune aventurière ouvre le battant, se rue à l'extérieur, traverse la chaussée et s'engouffre dans une camionnette qui démarre aussitôt. Le gardien trotte vers le téléphone, forme le numéro du commissariat et appelle :

« Ici le musée de la duchesse de Ménilmontant-Belleville ! On vient de voler son diadème !... Qui ? Ah ! je ne sais pas. Le voleur ne m'a pas dit son nom... A quoi il ressemble ? Heu... Il est petit, avec l'allure d'une gamine. Il porte un drôle de costume jaune, une sorte de cagoule à pompon et un masque noir... Comment dites-vous ? C'est Fantômette ? Ah ! bon. Eh bien, Fantômette vient de voler le diadème, voilà. Dépêchez-vous de l'arrêter, hein, sinon je risque de perdre ma place, moi ! »

Dans la camionnette, Fantômette ôte son masque pour s'éponger le visage. Elle grogne :

« C'était moins une, dites donc ! Mon cher Furet, vous ne m'aviez pas prévenue qu'il y avait un chien, et que le gardien allait me tirer dessus !

— Bah ! Que voulez-vous, ma chère, ce sont les risques du métier. On n'obtient rien sans se donner un peu de mal, pas vrai ? Mais au fait, ce diadème ?

— Le voici.

— Merci. Bravo ! Une pièce superbe ! Je vous fais tous mes compliments. Bulldozer, nous retournons à l'hôtel des Décombres.

— Si nous allions d'abord délivrer Ficelle ? »

Le bandit sourit :

« Que vous êtes impatiente ma chère ! Nous avons tout le temps. Vous ne faites que commencer votre nouvelle carrière, et je vous garantis que je libérerai Ficelle dans quelque temps.

— Comment ça, dans quelque temps ?

— Oui. J'ai encore divers projets pour vous.

— Quoi ? Vous voulez dire que je vais encore commettre d'autres cambriolages ? »

Le ton du Furet se fait sévère :

« Je t'ai déjà prévenue, Fantômette. Maintenant, tu fais partie de ma bande. Je ne vais pas te lâcher de sitôt. »

Le poing droit de Fantômette décrit un magnifique crochet et s'en vient écraser le nez du Furet qui pousse un hurlement de douleur.

« Ah ! la sale bête ! Retiens-la, Bulldozer ! »

Le gros bandit empoigne le cou de Fantômette et commence à serrer.

« Maintenant que je la tiens, je l'aplatis, chef ? J'ai bien envie d'en faire une galette.

— Non, ça va, laisse... Elle ne perd rien pour attendre. Je lui ferai payer ce coup de poing, rassure-toi. »

Bulldozer lâche Fantômette qui s'en va s'asseoir au fond de la camionnette en tirant la langue aux trois bandits. Le Furet prélève la pochette en soie d'Alpaga et s'en sert pour tamponner son nez qui a perdu sa forme pointue pour ressembler maintenant à une aubergine. De temps en temps, il lance vers sa nouvelle recrue un regard menaçant.

Entre Fantômette et le Furet, provisoirement liés, une lutte à mort vient de commencer.

Et notre héroïne n'est pas du tout sûre de gagner la partie !



CHAPITRE VIII

Voleuse ou justicière ?

« **P**ar ma pipe ! Je n'y comprends rien... Qu'est-ce que c'est, cette histoire de musée et d'enlèvement ? Et ce coup de feu ? J'ai l'impression qu'elle vient de se fourrer dans un pétrin épouvantable !

Le journaliste a raccroché le téléphone. Il mâchonne le tuyau de sa pipe en pianotant nerveusement sur son bureau. Autour de lui, des rédacteurs tapent à la machine, circulent dans la salle de rédaction, s'interpellent ou commentent avec des exclamations la retransmission en direct d'un match de catch.

«Allez, vas-y, P'tit Grand! Mords-lui le nez!

— Allez, Gromou, dégage-toi! Oh! Qu'est-ce qu'il lui met! Vas-y! Ecrabouille-lui l'estomac! Hou! hou, l'arbitre! Il leur tourne le dos, ce vendu!»

Tony Truand, le rédacteur en chef, est en train de tirer sur la bande du téléscrip-teur où s'inscrivent les nouvelles fraîches.

« Voyons ce qu'il y a ce soir... On a volé un dictionnaire à la librairie Universitaire... et une petite cuiller au restaurant de la Tour de Platine... Hum! Pas bien intéressant, tout ça... Ce n'est pas encore aujourd'hui qu'on fera monter le tirage du canard... Hé! Œil de Lynx! Tu dors, ou quoi? »

Œil de Lynx fait signe que non.

« Je ne dors pas. Au contraire! Je viens de recevoir un coup de fil de Fantômette, et elle a essayé de me dire quelque chose au sujet d'un enlèvement ou d'un musée, je ne sais trop. Puis j'ai entendu comme un coup de feu...

— Diable! Mais c'est très bien, ça. Est-ce que Fantômette a été tuée?

— Je ne sais pas...

— Ce serait drôlement intéressant, dis donc! Un gros titre à la une. Tâche de te renseigner, qu'on sache ce qui s'est passé. Tiens, fais donc un saut à la police judiciaire. Ils seront peut-être au courant.

— D'accord, j'y vais. »

Œil de Lynx accroche sa pipe entre ses dents, plaque sa casquette à carreaux sur son crâne et descend en courant. Grâce à la petitesse de sa voiture, il se glisse sans difficulté dans les encombrements et parvient assez vite au quai des Orfèvres. C'est là qu'il se rend de temps à autre, au siège de la police judiciaire, pour bavarder avec les inspec-

teurs. Il lui arrive ainsi de glaner un renseignement, un *tuyau* qui le lance sur la piste d'un voleur ou d'un criminel, ce qui lui fournit un bon sujet d'article.

A l'instant où il entre, un gros homme sort en enfilant une gabardine.

« Ah ! commissaire Pomme ! Vous sortez ? »

— Oui. On vient de m'annoncer une nouvelle intéressante...

— Peut-on savoir ?...

— Fantômette a volé un bijou dans un musée. »

Il se dirige à grands pas vers une voiture, escorté par deux officiers de police. Œil de Lynx est sur le point d'expliquer qu'il a vaguement eu vent de la chose, mais le commissaire s'engouffre déjà dans la voiture qui démarre très vite. Notre journaliste bondit dans son auto orange et part à leur suite. Grâce à la sirène de la voiture de police, les deux véhicules traversent rapidement la moitié de Paris et stoppent devant le musée de Ménilmontant-Belleville. Une foule de curieux se presse contre le portail que gardent des agents. Œil de Lynx s'insère dans le groupe des policiers pour entrer dans la cour.

Le père Hoquet est là, en train de s'éponger le front avec un morceau d'étoffe rouge et noir, dont Œil de Lynx reconnaît aussitôt l'origine : c'est un morceau de la cape de Fantômette !

Le gardien, très ému, explique à Pomme :

« Ah ! monsieur le commissaire, quelle aventure ! Et quel désastre ! Le diadème de la duchesse... envolé ! »

— Racontez-moi ce qui s'est passé.

— Oui, la vitrine a été cassée.

— Ça s'est passé à quelle heure ?

— Sûrement, c'est un grand malheur !

— Allons voir...

— Oui, dans le couloir. C'est là que j'ai aperçu Fantômette.

— Ne seriez-vous pas un peu dur d'oreille, père Hoquet ?

— Certainement, ce diadème est une vraie merveille ! »

Le commissaire Pomme prend le morceau de tissu pour l'examiner. Il demande :

« C'est vous qui avez réussi à l'arracher ?

— Non, ce n'est pas taché. C'est un morceau de la cape de Fantômette que mon chien Gnafron a déchiré. »

Le commissaire agite l'étoffe d'un air réjoui.

« Parfait, parfait ! Nous tenons là une magnifique pièce à conviction ! Une preuve formelle. Fantômette ne pourra pas nier qu'elle ne soit la coupable ! »

Il se tourne vers Œil de Lynx.

« Eh bien, mon cher, qu'en pensez-vous ? Je crois que vous êtes en bons termes avec Fantômette, n'est-ce pas ? Votre petite camarade a bien mal tourné ! »

Le reporter hoche la tête.

« Je suis le premier surpris, commissaire. Elle a eu le temps de me dire quelques mots au téléphone, avant que le gardien lui tire dessus... Et elle a affirmé : « C'est le Furet qui a tout combiné. »

— Ouais. C'est bien facile d'accuser les autres... Il a bon dos, ce pauvre Furet !

— Il a également enlevé une amie de Fantômette, la grande Ficelle.

— C'est ça. Il n'a pas aussi volé l'Obélisque, tant qu'il y était ? Allons donc ! Regardez les faits en face, mon cher !... Vous êtes aveuglé par votre amitié pour Fantômette !... Allons plutôt jeter un coup d'œil sur cette galerie. »

Ils entrent dans le musée, examinent la vitrine brisée. Le commissaire demande au gardien :

« Et comment s'y est-elle pris pour entrer ici ? A-t-elle forcé une serrure ?

— Une armure ? Non, nous n'avons pas d'armures dans ce musée. Simplement des livres ayant appartenu à la duchesse. Je ne crois pas qu'elle portait d'armure, vous savez... »

Le commissaire répète sa question en hurlant dans l'oreille du père Hoquet qui finit par comprendre, et s'en va chercher une corde nouée à un crochet de fer.



« Elle s'est servie de ça. Elle a grimpé jusque sur le toit, puis elle est passée à travers la lucarne. »

Le commissaire ricane de nouveau.

« Une escalade par les toits ! C'est bien dans la manière de Fantômette, ce genre d'acrobatie. Encore une pièce à conviction. Ah ! je ne la vois pas fraîche, notre justicière nationale ! Que je la pince un peu, elle ira au trou. Je me suis toujours douté qu'elle finirait mal. A force de fréquenter les voyous, elle a fini par faire comme eux. C'était fatal ! »

Contre cette argumentation, Œil de Lynx ne trouve aucune objection à élever, bien qu'il soit toujours convaincu de l'innocence de Fantômette. Le commissaire lui met une main sur l'épaule et dit fermement :

« Mon vieux, vous pouvez écrire dans votre journal qu'on recherche activement Fantômette. Son arrestation n'est qu'une question d'heures. »

Et il sort en sifflotant, laissant Œil de Lynx effondré.

« ... et alors, mes chers z'auditeurs, comme je n'avais pas pu aller aux sports d'hiver, devinez ce que j'ai inventé ! Vous ne trouvez pas ? Alors je vais vous le dire, moi, la grande Ficelle qui vous parle. J'ai pris du plâtre, des bandelettes de toile blanche, et je me suis mis la jambe droite dans le plâtre. Ensuite, je l'ai fait voir à tout le monde... Je marchais avec une canne, bien sûr. Je suis allée voir Françoise, Annie Barbemolle, les frères Jean et Jacques, Nicole Depatte et Urbain Douch. Tout le monde a cru que j'étais allée faire du ski à Chamonix ! Et ils ont tous signé leur nom sur mon plâtre. Ah ! ce que j'étais contente ! L'hiver pro-

chain, je recommencerais, mais avec la jambe gauche... »

La porte du studio s'entrouvre, et Alpaga entre, toujours déguisé en directeur américain. Ficelle l'aperçoit et dit dans son micro :

« Ah ! mes chers z'auditeurs, il faut que je vous quitte un instant parce que mon patron vient d'entrer. Je vais donc vous passer le dernier succès du groupe « Les affreux pas beaux » qui s'intitule : *Si tu as une minute à perdre, gratte-moi le dos avec une plume d'os.* »

La grande fille pose le disque sur l'électrophone, le met en marche, et s'adresse à mi-voix au faux directeur :

« Comment ça va, m'sieur Frank Tastique ? Moi, ça tourne sur des roulettes. Au début, j'avais un peu le trac, mais maintenant, je marche à 130 à l'heure sur l'autoroute.

— Bravo, ma chère Ficelle ! Je vois que vôt vôt en sôôrtez très bien. Je apporté une panier avec des sandwiches et boissons. Vôt pourrez aller coucher quand vôt serez fatiguée.

— Pensez-vous ! Pas question, m'sieur le directeur ! Je vais faire une émission non-stop ! Un programme de nuit en continu, pour les routiers sympas ! Je vais leur raconter ce que j'ai fait cet été, à la plage ! Et il y en a long à dire, vous savez ! Le concours de châteaux de sable — moi, j'avais voulu faire une girafe, mais son cou s'est cassé — et mes exploits de plongeuse sous-marine, et la fois où j'ai ramassé un plein seau de coquillages que Boulotte a mangés tout crus ! Et le jour où j'ai perdu une de mes palmes en caoutchouc. Quand je nageais, je tournais en rond, vous vous rendez

compte ! Et puis aussi quand... Ah ! le disque est fini. Bon, vous m'excuserez de vous demander pardon, m'sieur machin truc, mais il faut que je reprenne mon micro. Je disais donc... »

Alpaga se retire sur la pointe des pieds, très satisfait du fonctionnement de *Radio-Framboisy*.

Œil de Lynx pose ses mains sur le clavier de sa machine à écrire. Il hésite. Va-t-il annoncer que Fantômette-la-voleuse est recherchée par la police ? Doit-il reconnaître qu'il a vu, de ses propres yeux, un bout de la cape déchirée de l'aventurière ? La jeune justicière s'est spécialisée dans la chasse aux bandits. Elle a plusieurs fois traqué le Furet et sa bande, le Masque d'Argent ou Johnny Baratino, tous d'affreux malfaiteurs. Comment croire qu'elle est passée de leur côté ?

« Et pourtant, le diadème a bien été volé. La cape est celle de Fantômette, cela ne fait pas de doute... Alors, pourquoi ? Pourquoi ? »

Il bourre sa pipe, l'allume, réfléchit, puis commence à écrire :

UN INSONDABLE MYSTÈRE ! Fantômette jouerait-elle le double jeu ? On la soupçonne fortement de s'être emparée du diadème de la duchesse de Ménilmontant-Belleville. Il semble que le commissaire Pomme soit convaincu de sa culpabilité. Mais nous connaissons trop bien Fantômette, nous savons quels exploits elle a accomplis au cours de ses chasses aux voleurs, pour penser qu'elle soit devenue une cambrioleuse. Son cas pose un problème, mais nous trouverons l'explication !

Signé : ŒIL DE LYNX



CHAPITRE IX

Au supermarché

Fantômette fait le tour de la chambre où le Furet l'a enfermée. Une pièce au premier étage de l'hôtel des Décombres. La porte a été refermée à clé. L'unique fenêtre est obstruée par des volets de bois que l'on a vissés. Une ampoule jaunâtre laisse tomber une lumière parcimonieuse sur un lit de fer aux couvertures rapetassées, une armoire qui fut neuve en un temps très lointain, et une chaise transformée en trépied par la perte d'une patte.

La jeune aventurière fait la grimace en examinant les contrevents qui condamnent la fenêtre.

« Il faut que j'essaie d'ôter les vis. Ensuite, je saute dans la cour, j'alerte la police et je fais coincer ces gangsters... Au travail ! »

Retirer des vis, c'est facile à dire. Mais comment s'y prendre quand on n'a pas de tournevis ? Les bandits lui ont pris son poignard, et n'ont laissé dans la chambre aucun objet de métal qui soit utilisable.

« J'ai l'impression qu'il n'y a rien à faire de ce côté-là. Il y aurait bien mon ouvre-portes pour forcer la serrure, mais en plus ils ont poussé un loquet, et il n'est pas possible de le faire jouer de l'intérieur... Que faire ? Oh ! et puis zut ! Je vais taper sur les volets, faire du boucan pour alerter le quartier ! On verra bien ce que ça donnera... »

Elle empoigne la chaise, la soulève et se met à cogner tant qu'elle peut contre les volets. Vlan ! vlan ! Et bing ! et pan !

Au bout de dix coups, la chaise perd son troisième pied. Au vingtième coup, la porte est déverrouillée et elle s'ouvre pour laisser entrer le Furet.

« Eh bien, Fantômette, en voilà, des façons ! On démolit le mobilier, maintenant ? Tu ne peux pas faire un peu moins de bruit ?

— Si vous ne voulez pas que je fasse du bruit, laissez-moi partir ! »

Le Furet hausse les épaules.

« Après tout, si ça t'amuse de faire du boucan, vas-y ! Notre hôtelier est prévenu, il ne lèvera pas le petit doigt. Quant aux voisins, ils ne s'étonneront pas d'entendre taper : il y a juste à côté un atelier de chaudronnerie où l'on donne des coups de marteau à longueur de journée. D'ailleurs, tu ne

vas pas rester ici, je vais te confier ta deuxième mission.

— Encore un cambriolage ?

— Voyons, ma chère Fantômette, tu ne vas pas t'en tenir à ce petit diadème de rien du tout, j'espère ? Faut-il te répéter une fois de plus que tu as l'honneur de faire partie de ma bande ? Tu devrais en être fière ! Et puis, j'ai assez discuté avec toi ! Tu obéis et tu te tais.

— Ah ! non ! Je veux bien à la rigueur vous obéir, puisque vous tenez Ficelle. Mais ne m'obligez pas en plus à me taire ! Sinon votre nez va encore faire connaissance avec mon poing, espèce de triste sire ! »

Le Furet fait tss-tss entre ses dents, pousse un soupir et dit :

« Quel dommage que tu aies été si mal élevée ! Ah ! si tu avais été ma fille, je t'aurais éduquée convenablement. Je t'aurais appris à ouvrir les coffres-forts, à graver de faux billets de banque, à faire passer clandestinement à la douane des paquets de cigarettes, de l'alcool... J'aurais fait de toi la championne des voleuses, la princesse de la cambriole, la reine du hold-up ! Quel dommage que tu sois honnête ! Oui, c'est une vraie calamité... »

Fantômette soupire aussi :

« Ah ! que voulez-vous, mon pauvre Furet, on ne se refait pas. Mais si vous aviez mon honnêteté, vous seriez peut-être quelqu'un d'extraordinaire.

— Allons donc ! A part voler, je ne sais rien faire.

— Vous n'avez pas essayé de travailler ?

— Heu... non.

— Pourquoi n'essayez-vous pas ?

— Parce que Bulldozer et Alpaga se moqueraient

de moi. Mais nous avons assez discuté. Tu me fais perdre mon temps, Fantômette ! Revenons aux choses sérieuses. Voici ce que j'ai imaginé. Lors de ma dernière opération, celle que tu as fait échouer, il s'agissait de prendre la paye des ouvriers de la fabrique de patins à roulettes. Cette fois-ci, je vais monter une opération semblable, mais il s'agira d'un supermarché. Au lieu de t'avoir *contre* nous, tu seras *avec* nous. Tu saisis ?

— Expliquez-moi votre petite fourberie. C'est difficile ?

— Oh ! rien de bien compliqué. Nous sommes aujourd'hui samedi. Ce soir, il y a une nocturne au supermarché *Eléphant* jusqu'à vingt-deux heures. Ensuite, les employés font leurs caisses, et la recette de la journée est ajoutée à celle de la semaine. Ce qui représente un joli paquet de billets. Le tout est mis dans une camionnette pour être emporté dans une banque.

— Alors ?

— Alors, nous allons mettre la main sur ce paquet de billets. Rassure-toi, tu ne seras pas toute seule pour faire ce travail. Nous serons avec toi.

— Merci mille fois, vous êtes bien aimable ! »

Le Furet sort un nouveau plan de sa poche, qui représente le supermarché. Il désigne un carré.

« Voici les bureaux. C'est là que l'argent sera rassemblé. Il passera ensuite par cette porte, derrière le bâtiment. La camionnette stationnera juste devant. Nous devons prendre l'argent au moment où les employés s'apprêteront à le mettre dans le véhicule. Vu ?

— Qu'est-ce que je fais, dans tout ça ?

— Tu surveilleras les opérations, armée d'une

mitraillette en plastique. Nous aurons également des mitraillettes, mais des vraies. Quand les sacs seront embarqués dans ta voiture, tu te mettras au volant et tu t'éloigneras du supermarché.

— Ma voiture ! Qu'est-ce que vous racontez ? Je n'ai pas de voiture, moi ! Et je n'ai pas l'âge de passer le permis.

— Tu auras une petite auto très facile à conduire. D'ailleurs, tout ce qu'on te demande, c'est de parcourir trois ou quatre cents mètres avec. Ensuite, tu t'arrêteras.

— Pourquoi cette mise en scène ? Pourquoi ne pas mettre tout de suite les sacs dans *vo*tre camionnette ? »

Le Furet a un ricanement horrible. Il grince :

« Parce que si l'affaire tourne mal, tout le monde croira que c'est toi qui es le chef de la bande. Et pas moi. Moi, je passerai simplement pour un complice. »

Fantômette serre les poings. Elle gronde :

« Ah ! Vous êtes une belle canaille ! Non seulement vous m'obligez à voler, mais encore vous voulez faire croire que c'est moi qui dirige le hold-up ! Vous avez de la chance que Ficelle soit entre vos griffes ! »

Le Furet envoie un nuage de fumée vers le plafond craquelé, et admet tranquillement :

« Oui, j'ai de la chance. Mais je l'ai fait naître. La chance, vois-tu, ça se fabrique. »

Il se lève, décroche un téléphone.

« Bon, maintenant, tu vas appeler ton copain Œil de Lynx et lui dire de se trouver à l'*Eléphant* à 10 heures tapantes.

— Pourquoi lui ?

— Parce qu'il possède une charmante petite voiture qui fera très bien l'affaire pour transporter les sacs. C'est toi qui conduiras.

— Mais il ne voudra jamais être complice d'une agression à main armée !

— Tu n'as pas besoin de lui dire que nous attaquons un supermarché. Explique-lui simplement qu'il s'agit d'une chose très importante et qu'il pourra faire un reportage splendide. N'est-ce pas la vérité, après tout ? »

A contrecœur, la jeune aventurière saisit l'appareil, forme le numéro de *France-Flash*.

« Allô ? Je voudrais parler à Œil de Lynx. Pourriez-vous me le passer, s'il est là.

— Oui, il vient juste d'arriver. Ne quittez pas. »

Le Furet a saisi l'écouteur supplémentaire, pour suivre la conversation. En même temps que Fantômette, il entend la voix du reporter qui répond :

« Allô ? Oui, j'écoute... »

— Ici Fantômette. Voilà, Œil, il s'agit d'une chose très importante. Il faut que vous soyez sur le parking de l'*Eléphant*, ce soir à vingt-deux heures exactement.

— Pourquoi ? Que se passe-t-il ?

— Je ne peux pas vous le dire pour l'instant.

— Bon, bon. J'y serai. Mais dites-moi, Fantômette, est-ce vous qui avez réellement volé le diadème de la duchesse ?

— C'est moi... sans être moi. Je ne peux rien vous dire, sauf que je suis en ce moment à l'hôtel des Dé... »

CLIC !

Le Furet vient brusquement de plaquer sa main

sur la fourche du téléphone pour couper la communication.

« Ça suffit comme ça ! Tu as assez bavardé. Maintenant, nous pouvons grignoter quelque chose en attendant l'heure d'aller travailler. Bulldozer, descends à la rôtisserie d'en face et rapporte-nous un plat garni.

— J'y vais, chef. »

Calmement, le Furet reprend place dans son fauteuil. Mais Fantômette se met à faire le va-et-vient dans la pièce comme un fauve en cage.

*

* *

« Pourquoi diable aller au magasin *Eléphant* à dix heures du soir ! Si encore c'était pour y acheter quelque chose, je comprendrais. Mais à ce moment-là, ce doit être l'heure de la fermeture... »

Au volant de sa Mandarine, Œil de Lynx se



dirige vers la banlieue de Framboisy. En ce samedi soir, la circulation était encore difficile au moment où il a quitté Paris, mais les voitures se font de plus en plus rares à mesure qu'il s'éloigne de la capitale. Il voit apparaître sur le fond noir de la nuit une immense enseigne rouge qui représente un éléphant géant. Quelques instants plus tard, il gare sa voiture sur l'aire de stationnement. Les derniers clients du supermarché vident les poussettes dans les coffres des voitures et s'en vont. Petit à petit, les lumières s'éteignent dans le magasin. Des vendeuses partent en cyclomoteur. Il ne reste plus sur le parking que la Mandarine et une camionnette bleue.

Œil de Lynx se gratte le crâne avec le tuyau de sa pipe.

« Je me demande ce que Fantômette avait dans la tête en me demandant de venir ici ? Quel rapport avec le diadème ? Ou avec l'enlèvement de Ficelle, si toutefois elle a été enlevée ? Il va falloir que je me renseigne. Boulotte pourra peut-être m'aider... »

Il jette un coup d'œil sur sa montre.

« Dix heures un quart... Peut-être qu'elle n'a pas pu venir... Ah ! si j'avais pu entendre sa phrase en entier ! « Je suis à l'hôtel des dé... Les dé quoi ? Les détectives, les délices, les décimètres ? Au fait, je ferais bien de passer en revue les hôtels de la région. Je dois trouver ça sur l'annuaire. S'il y en a un qui commence par « dé », ce sera sûrement le bon ! »

Un véhicule vient d'apparaître sur le parking. Une camionnette massive, peinte en gris, qui s'arrête sur l'arrière du supermarché, côté livraisons. Le journaliste aperçoit un gardien qui ouvre le hayon de la

camionnette, puis une des portes du bâtiment laisse sortir un employé en blouse blanche porteur d'un gros sac.

Alors, les choses vont très vite. Des silhouettes bondissent hors de la camionnette bleue — celle qui se trouvait en stationnement —, courent en criant :

« Haut les mains ! Que personne ne bouge ! »

Elles braquent des armes vers les employés qui lèvent les bras. Parmi les bandits, Œil de Lynx reconnaît Fantômette. Elle pointe un pistolet-mitrailleur vers le gardien. Le journaliste voudrait bien intervenir, mais la surprise lui a coupé le souffle. Il murmure :

« Incroyable ! Fantômette en train de voler la recette du supermarché ! C'était donc bien elle qui avait pris le diadème de la duchesse ? Et elle continue ses cambriolages ? En me faisant venir pour que j'assiste à ses exploits ? C'est inouï ! Je n'aurais jamais cru qu'elle tournerait de cette façon !... »

Il se passe alors une chose qui augmente la surprise du reporter. Après s'être emparés des sacs, les bandits — qui sont tous masqués avec des foulards — courent vers la Mandarine. Fantômette est la première à s'approcher d'Œil de Lynx. Elle braque son arme vers lui en ordonnant d'une voix forte :

« Sortez de cette voiture, vite ! Laissez-la ouverte ! »

Ahuri, le reporter soulève le toit de son véhicule et sort en ayant soin de ne faire aucun geste brusque qui pourrait affoler les bandits et les inciter à tirer. Cette lenteur ne semble pas plaire à

Fantômette, puisqu'elle empoigne le reporter par le bras et le secoue pour lui faire presser le mouvement.

« Allons, plus vite que ça, ramolli ! »

Tout en tirant Œil de Lynx, l'aventurière approche sa bouche de son oreille et murmure :

« Il faut que vous retrouviez Ficelle... Tant qu'ils la tiendront, on ne pourra rien faire contre eux...

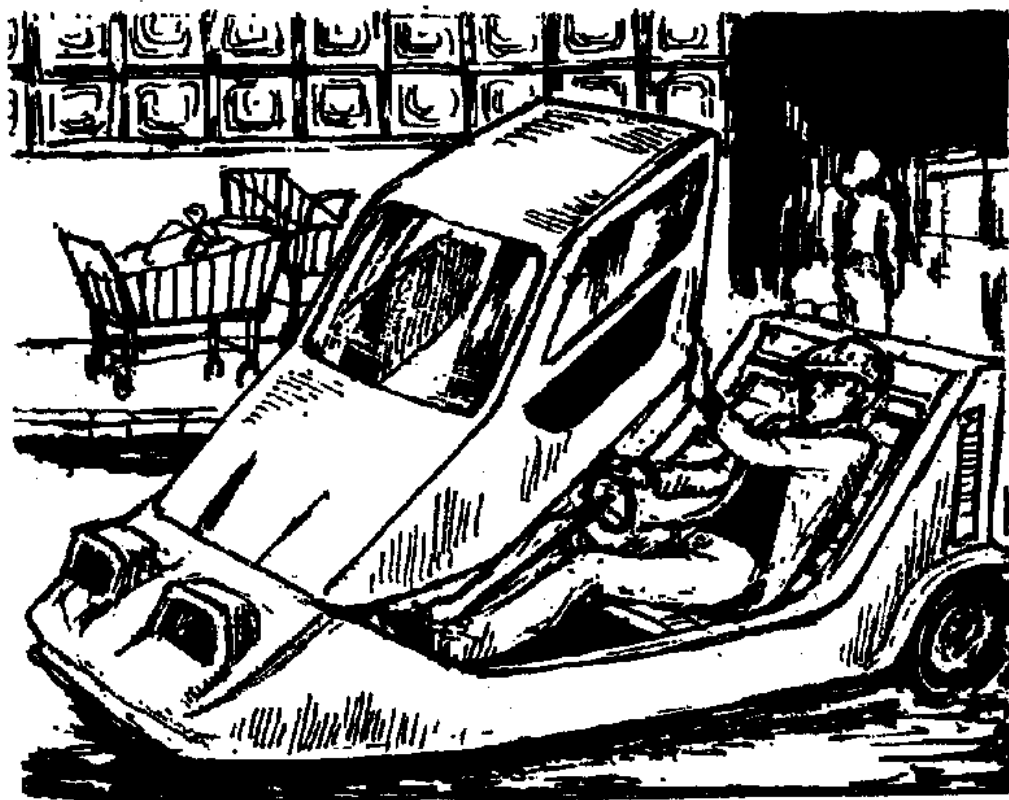
— Où est-elle donc ? demande le journaliste à mi-voix.

— Je ne sais pas, malheureusement... Voyez Jojo-la-Brocante... »

Mais elle n'a pas le temps d'en dire plus, le Furet s'étant approché. Elle se met au volant et lance le moteur, tandis que Bulldozer et Alpaga balancent les sacs dans la voiturette et referment la toiture. Puis ils courent vers leur camionnette bleue, démarrent à la suite de Fantômette et disparaissent dans la nuit, laissant le journaliste se demander s'il ne vient pas de faire un mauvais rêve.

Mais il se ressaisit. D'après les quelques phrases prononcées par la justicière, on peut se rendre compte que le mystère s'éclaircit partiellement. Il est maintenant évident que Fantômette n'agit pas selon sa propre initiative. Elle obéit aux ordres des bandits, parce qu'ils détiennent Ficelle. Si elle se révoltait, il est probable que des représailles seraient infligées à la grande nigaude.

« Donc, il faut que je retrouve Ficelle au plus vite pour la libérer. Seule indication : ce nom, Jojo-la-Brocante... Où vais-je le dénicher, celui-là ? Aucune idée... En tout cas, c'est la première chose qu'il va falloir que je fasse. »



A l'instant où il parvient à cette conclusion, les employés le rejoignent. Le gardien dit :

« Vous avez vu ? C'était Fantômette ! C'est elle qui dirigeait le hold-up !

— Elle a pris toute la recette de la semaine ! » se lamente le caissier du supermarché. « Et justement nous avons très bien travaillé ces jours-ci ! Notre vente-réclame de *Miaou-Miaou* pour chats avait attiré beaucoup de monde.

— Vite, appelez la police. Le commissaire Pomme va s'occuper de cette affaire. C'est lui qui traque Fantômette. »

Le caissier téléphone. Dix minutes plus tard, il y a sur le parking une grande quantité de voitures et de cars de police. Œil de Lynx hausse les épaules.

« C'est bien la peine qu'ils viennent si nombreux,

maintenant que la recette est partie ! Ils auraient dû être là une demi-heure plus tôt ! »

Le commissaire Pomme fait son apparition. Il aperçoit Œil de Lynx et lui lance joyeusement :

« Tiens, mais c'est notre scribouillard de *France-Flash* ! Alors, vous avez vu ? Encore une performance de votre petite copine ? Bravo ! Après le diadème, c'est les sacs de billets de l'*Eléphant*. Qu'est-ce que ce sera la prochaine fois ? Vous allez voir qu'elle finira par s'emparer de la Banque de France, si on la laisse faire... Mais justement, je n'ai pas l'intention de la laisser faire ! »

Le commissaire interroge les employés, les convoyeurs de la camionnette, le caissier. Il prend quelques notes, puis revient vers Œil de Lynx :

« D'après ce qu'on me dit, elle a aussi volé votre petite voiture ?

— Oui.

— Ah ! quelle charmante enfant ! J'aurai grand plaisir à mettre la main au collet de cette aigrefine !... Bon ! Nous disons donc... Vous n'avez plus de moyen de transport ?

— Ma foi, non.

— Alors, je vous ramène à Paris. Moi, j'ai terminé ici. »

Œil de Lynx et les policiers s'engouffrent dans les voitures qui reprennent la route de la capitale, laissant seul le grand éléphant rouge qui brille dans la nuit.

A peine la voiture a-t-elle parcouru un demi-kilomètre, que le journaliste s'exclame :

« Arrêtez, arrêtez !

— Qu'y a-t-il ?

— Regardez... là, au bord de la route. Ma voiture !

— Ah ! c'est à vous, ce petit machin orange ? Je parie que les sacs de billets ne sont déjà plus dedans ! »

Ils descendent, regardent à l'intérieur de la mini-voiture. Elle est vide, en effet. Le commissaire Pomme y découvre toutefois un petit objet qu'il saisit délicatement entre le pouce et l'index. C'est une carte de visite portant un nom gravé en noir : *Fantômette*. Il agite la carte sous le nez d'Œil de Lynx et lance ironiquement :

« Elle a même voulu signer son vol ! Avouez qu'elle ne manque pas de toupet, n'est-ce pas ? Mais elle ne perd rien pour attendre. Quand je l'aurai attrapée, je lui ferai voir comment je m'appelle, moi ! »

Il fourre la carte dans sa poche et tourne le dos au journaliste qui le regarde s'éloigner en murmurant :

« Commissaire, quand on connaîtra la vérité sur la conduite de *Fantômette*, vous ferez moins le fanfaron ! »



CHAPITRE X

Nouveau coup en perspective

Le Furet décroche le téléphone intérieur de l'hôtel et commande :

« Montez-nous quatre petits déjeuners complets !

— Avec des croissants et un camembert ! » ajoute Bulldozer.

En pyjama de soie rouge, presque aussi élégant qu'Alpaga, le Furet se frotte les mains en souriant.

« Ah ! ma chère Fantômette, nous n'avons pas perdu notre temps, hier soir ! Regarde-moi ces trois beaux sacs, tout gonflés de jolis billets ! Une

moisson superbe ! Vraiment je suis un voleur d'une qualité exceptionnelle...

— Et d'une grande modestie, lance Fantômette.

— C'est vrai. En plus de mes mille qualités, je suis modeste. »

La jeune aventurière est assise sur une chaise dans un coin de la chambre, en train de se demander comment les choses vont tourner. Elle n'a pu fournir à Œil de Lynx qu'un bien maigre renseignement : le nom du brocanteur qui a installé le faux studio où Ficelle doit être enfermée. Est-ce que ce sera suffisant pour que le reporter trouve l'adresse ? On peut l'espérer. C'est le genre de choses qu'un journaliste dégourdi doit être capable de découvrir.

Le Furet s'amuse à soulever un des sacs, pour en évaluer le contenu. Bulldozer propose :

« Chef, on devrait les ouvrir et compter l'argent. Comme ça, on saurait combien ça fait ? »

Le chef fait signe que non.

« Inutile, mon gros. Nous connaissons le montant de la recette en lisant les journaux du matin. Tiens, les voilà justement... »

Le patron de l'hôtel vient de monter avec les petits déjeuners et un journal. Le Furet prend le quotidien et le déplie. La première page est barrée par un grand titre :

FANTÔMETTE DÉVALISE UN SUPERMARCHÉ

Le bandit lit l'article à haute voix :

« Un nouvel exploit de la justicière-cambrioleuse. Après le vol du diadème de la duchesse de Ménilmontant-Belleville, Fantômette ne s'est pas

arrêtée en si bon chemin. Avec l'aide de complices dont on ignore encore l'identité, elle a attaqué hier soir le magasin à grande surface Eléphant, près de Framboisy. Après avoir tenu les employés sous la menace d'une mitrailleuse, elle s'est emparée de la recette du magasin et s'est enfuie à bord d'une voiture appartenant à un confrère journaliste, Œil de Lynx. Le commissaire Pomme, qui s'est aussitôt transporté sur les lieux, affirme que l'arrestation de la voleuse n'est qu'une question d'heures. Nous ne connaissons pas encore le montant exact du vol, mais il semble très élevé. Le directeur du supermarché nous a signalé que la recette avait été particulièrement importante, surtout grâce à une vente promotionnelle effectuée au cours de la semaine, qui concernait les pâtées pour chats Miaou-Miaou. N'oubliez pas que les chats sont fous de Miaou-Miaou ! Deux présentations : petit modèle pour chat gourmet, grand modèle pour chat gourmand. »

Le Furet replie le journal.

« Qu'en dis-tu, ma chère Fantômette ? Te voilà célèbre ! Tu l'étais déjà comme justicière, mais tu l'es maintenant comme *bandite* !

— Voilà une célébrité dont je me passerais bien ! répond sombrement la jeune aventurière.

— Bah ! bah ! je te répète qu'il s'agit simplement d'une habitude à prendre. Tu verras, tu t'y feras ! Encore une demi-douzaine de cambriolages, et tu en redemanderas ! Ha ! ha ! ha ! »

Une fois de plus, Fantômette éprouve la furieuse envie de marteler le bandit à coups de poing. Ah ! si seulement Œil de Lynx pouvait retrouver Ficelle

et la délivrer, tout changerait ! Mais elle n'a pas beaucoup d'espoir...

Le Furet a croqué ses croissants, bu son café au lait.

« Ma petite Fantômette, déclare-t-il en se frottant les mains, nous allons continuer sur notre lancée. Le succès appelle le succès ! Nous tenons le bon bout ! Il faut aller de l'avant ! Aujourd'hui, nous allons vider une banque.

— Une banque !

— Parfaitement. Une succursale du *Crédit Elastique*, à Choufarcy. C'est un coup que je prépare depuis longtemps. Tout est au point, tu verras. Il s'agit simplement d'ouvrir un coffre-fort et de prendre les lingots d'or qu'il contient. C'est enfantin ! »

Le gros Bulldozer enfourne dans sa bouche grande ouverte le dernier croissant et grommelle :

« C'est fini ? Il n'y en a plus ?

— Terminé ! dit le Furet. Mais quand nous aurons les lingots, tu pourras t'offrir un grand restaurant.

— C'est vrai, chef ? Un restaurant où on a droit à plusieurs assiettes ?

— Je te le garantis !

— Bon ! Alors, dépêchons-nous d'attaquer cette banque ! »

Fantômette commence à être fatiguée par cette ambiance malsaine. Elle est constamment entourée par des bandits, des malfaiteurs. Et elle se demande s'il ne serait pas grand temps d'abandonner son activité de justicière pour se consacrer à des travaux plus calmes, comme la confection de costumes pour poupées, ou le coloriage d'albums.

Mais le Furet ne la laisse pas en repos. Une fois

de plus, il exhibe un plan tracé de sa main et l'étale sur la table, entre les bols de café au lait.

« Ouvre tes yeux et tes oreilles, ma petite. Voilà l'endroit où tu vas travailler aujourd'hui dimanche. Je précise bien : dimanche, jour de fermeture des banques. Cela veut dire que la succursale du *Crédit Elastique* est fermée, et que nous serons bien tranquilles. »

Il allume une cigarette, jette l'allumette dans le bol de Bulldozer et précise :

« Depuis trois semaines, nous creusons un trou dans le sous-sol de la banque. Un travail de taupe. Nous sommes passés par un égout qui court exactement sous le bâtiment qui nous intéresse. Encore quelques coups de pic, et nous aurons un passage assez large pour pouvoir entrer dans la salle des coffres. Là, ce sera à toi de jouer. Tu placeras des bâtons de dynamite contre le plus grand des coffres, tu allumeras la mèche et tu reviendras te mettre à l'abri dans le tunnel de l'égout. Au bout de vingt secondes, le coffre sautera. Nous reviendrons alors ramasser les lingots qu'il contient. Compris ? Tu vois que c'est bien simple.

— Oui, je vois. Ensuite ?

— Ensuite, comme nous aurons une bonne petite fortune, nous nous séparerons. Je t'indiquerai l'endroit où nous tenons Ficelle prisonnière, et tu auras l'honneur de la délivrer toi-même. Ça rehaussera ton prestige, ha ! ha ! »

Mais Fantômette n'a pas envie de rire. Elle demande sèchement :

« C'est pour quand ? »

Le Furet consulte sa montre.

« Nous pouvons y aller ! »

Alpaga sort alors d'une poche un rectangle de carton blanc.

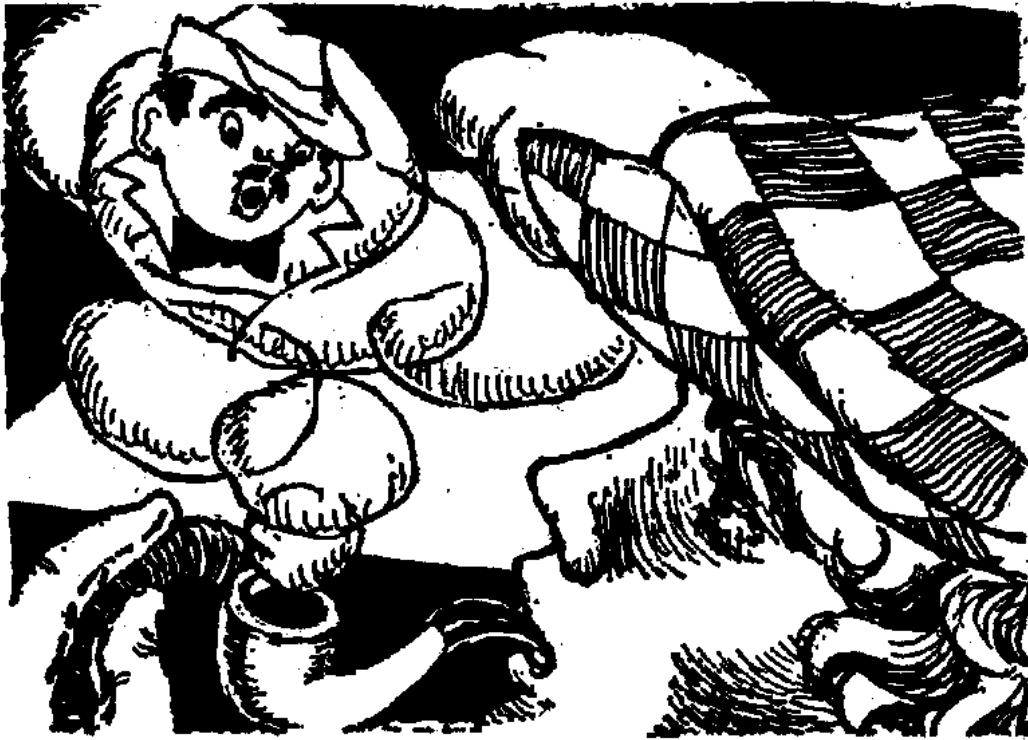
« Chef, on laisse une carte de visite marquée Fantômette, comme la dernière fois ? »

Le chef des bandits ricane d'une manière bizarre.

« *Mais non, voyons. Cette fois-ci, ce sera parfaitement inutile... »*

*Elle empoigne la chaise, la soulève
et se met à cogner. →*





CHAPITRE XI

Œil de Lynx enquête

« **A**insi donc, pour la seconde fois, Fantômette a commis un vol. Hier après-midi, c'était le diadème de la duchesse de Ménilmontant-Belleville. Et hier soir, un peu après vingt-deux heures, elle s'est emparée de la recette du magasin à grande surface situé près de Framboisy. Elle avait sous ses ordres un certain nombre de complices, trois, semble-t-il. Après avoir tenu en respect les employés sous la menace d'une mitrailleuse, elle s'est enfuie avec les sacs contenant les billets de banque. Le commissaire Pomme, qui mène activement l'enquête, est

persuadé de pouvoir arrêter la jeune voleuse dans les heures qui viennent. Voici maintenant les prévisions météorologiques pour la semaine dernière... »

Œil de Lynx coupe le son de l'autoradio et grogne entre ses dents qui mâchonnent nerveusement le tuyau de sa pipe :

« Le commissaire Pomme ! Il commence à m'échauffer la casquette, celui-là ! Il fera un drôle de nez, quand il s'apercevra que Fantômette n'est pas la complice du Furet, mais sa victime ! »

La Mandarine traverse Framboisy-Est, contourne la place Barbemolle et s'engage dans un vieux quartier où les petites rues commerçantes s'entremêlent. Œil de Lynx gare sa voiturette entre deux camions, parcourt trois ou quatre cents mètres, et parvient dans une rue assez étroite, sombre, où les balayeurs s'aventurent rarement. Il y a là des portes cochères écaillées, des boutiques grisâtres dont les vitrines poussiéreuses cachent à demi un fouillis d'objets disparates, des palissades de bois où se superposent de vieilles affiches de cirque, des petits bistrots d'où sortent des relents de vinasse. Une échoppe qui n'a pas été repeinte depuis une grande éternité, comme dirait Ficelle, propose à une clientèle absente des arrosoirs troués, un poêle sans ses tuyaux, des tuyaux sans poêle, divers seaux rouillés, des tables bancales, des bouteilles vides et quelques oripeaux qui peuvent également s'appeler hardes, nippes ou fripes.

Le reporter tire de sa poche un bout de papier et vérifie l'adresse. Elle lui a été fournie par un de ses collègues du journal, celui qui tient la rubrique des occasions et antiquités.

« Jojo-la-Brocante, 7 rue des Chiffonniers. Oui,

c'est bien là. Essayons de lui tirer les vers du nez. »

L'ouverture de la porte déclenche un glinguedin produit par des clochettes accrochées au plafond. On voit alors apparaître un homme au visage en lame de couteau, prolongé par un nez proéminent qui supporte des lunettes à monture dorée. Des mèches de cheveux blancs pendouillent autour de sa tête, comme des branches de saules pleureurs.

Le personnage frotte ses mains osseuses et grimace un sourire.

« Monsieur désire ?

— Vous êtes sans doute l'honorable commerçant que l'on nomme Jojo-la-Brocante ?

— C'est bien moi, en effet. Que puis-je vous proposer ? Cet arrosoir qui ne fuit presque pas ? De belles assiettes à peine ébréchées ? Peut-être préféreriez-vous quelques livres ? J'ai là une belle collection de l'almanach des plombiers-zingueurs...

— Non, je vous remercie... Je viens pour... Hum ! Mais sommes-nous seuls ?

— Certainement. »

Œil de Lynx jette autour de lui des regards méfiants, puis dit, sur un ton de confiance :

« Je viens de la part de qui vous savez. »

Intrigué, Jojo-la-Brocante pose sur le reporter un regard aigu.

« De qui je sais ? Mais... De qui voulez-vous parler ?

— Du Furet, bien sûr.

— Qui ça ? Le Furet ? Je ne connais pas.

— Mais si, voyons ! Vous le connaissez bien. Vous l'avez vu récemment.

— J'ai l'impression que vous faites erreur, jeune homme... »

Œil de Lynx se dit que le bonhomme est méfiant. Pour le convaincre, il faut lui donner d'autres explications :

« Je suis au courant de tout. Vous travaillez avec le Furet, Bulldozer et Alpaga. Ils ont enlevé la grande Ficelle, une amie de Fantômette. Voilà ! Vous voyez, chez monsieur Jojo, que je suis dans la combine. Vous pouvez donc me faire confiance. Et je voudrais que vous me disiez...

— Que je vous dise quoi, jeune homme ? Je vous répète que je ne connais pas ce Furax... comment avez-vous dit ?

— Furet. Allons, ne faites pas semblant d'ignorer de quoi il s'agit ! »

Le brocanteur hausse les épaules, ouvre la porte et dit sèchement :

« C'est tout ce que vous désirez, monsieur ? Alors, bien le bonjour ! »

Œil de Lynx serre les poings, irrité par l'hypocrisie de Jojo. Il enfonce sa casquette sur sa tête, sort à grands pas et regagne sa voiture en bouillant intérieurement, et démarre en faisant rugir son moteur.

Le brocanteur est sorti sur le pas de sa porte pour assister au départ du journaliste. A peine Œil de Lynx a-t-il tourné le coin de la rue, que Jojo se précipite vers son arrière-boutique, décroche le téléphone et compose le numéro de l'hôtel des Décombres.

« Allô ? Le Furet ? Je viens d'avoir la visite d'un type qui fume la pipe et porte une casquette à carreaux... Comment dis-tu ? Un journaliste ? Œil de Lynx ?... Peut-être bien... Non, je ne lui ai rien dit, bien sûr. J'ai fait semblant de ne pas com-

prendre. Mais il sait que tu as enlevé... heu... que tu as invité, je veux dire, c'est ça, invité une certaine personne très maigre... qui est l'amie d'une jeune brunette qui... qui porte un masque... Non, il n'a pas l'air de savoir autre chose. Mais tiens-toi sur tes gardes ! »

Le brocanteur raccroche et se frotte à nouveau les mains. Il murmure :

« Encore un petit service que je viens de rendre au Furet. J'ajouterai ça sur ma facture du studio de radio... »

Œil de Lynx contient sa rage, tout en écrasant l'accélérateur de la Mandarine dont les pneus gémissent sous le mauvais traitement que leur inflige le conducteur. Il grogne entre ses dents :

« La seule piste dont je disposais ! Les seuls mots



que Fantômette ait eu le temps de me glisser à l'oreille : « Jojo-la-Brocante »... Et maintenant, que faire ? Où vais-je enquêter ? Je n'ai plus aucun fil conducteur... »

Machinalement, inconsciemment, il a dirigé sa voiture vers un quartier qu'il connaît bien : celui où habite Fantômette. Sa petite voiture passe dans la rue des Pétunias... Et soudain notre reporter aperçoit une silhouette familière. Celle d'une grosse fille aux joues rebondies, présentement occupée à mordre dans une pêche dont elle n'a pas retiré la peau. Il freine, s'arrête près de la gourmande.

« Boulotte ! Bonjour...

— Ah ! bonjour, m'sieur Œil de Lynx. Je suis bien contente de vous voir.

— Moi aussi, Boulotte. Que se passe-t-il ?

— Eh bien, d'abord je ne sais pas où est passée Françoise. Je viens d'aller chez elle, rue des Roses, et il n'y a personne. »

Le reporter approuve.

« Oui, je sais. En ce moment, elle est avec le Furet.

— Hein ? Qu'est-ce que vous dites ?

— Oui. Oh ! elle n'est pas avec lui volontairement. Mais j'espère que ça va s'arranger. Et Ficelle ?

— Ah ! Figurez-vous que c'est la même chose, Ficelle n'est pas là. Mais je sais où elle se trouve. »

Œil de Lynx sursaute.

« Comment ? Tu sais où elle est ?

— Bien sûr, puisque je l'ai vue au moment où elle est partie...

— Pas possible ? Et de quelle manière est-elle partie ?

— Comment, vous ne savez pas ? Elle est devenue speakerine à Radio-Framboisy.

— Quoi ? »

Le reporter manque d'avaler sa pipe. Il sort de sa voiture, se penche vers Boulotte pour se faire confirmer la nouvelle.

« Voyons, Boulotte, tu parles sérieusement ?

— Evidemment ! Vous ne me croyez pas ? Je vous dis la vérité, aussi vrai que j'ai engraisé de cinq cents grammes la semaine dernière.

— Bon, je te crois. Mais dis-moi comment ça s'est passé ?

— C'est Ficelle elle-même qui m'a annoncé la chose. Voilà... Je revenais de faire un achat dans le quartier. Un grand paquet de pain grillé. C'est ce que je préfère dans le café au lait. Avec du beurre dessus. Je viens justement de le finir, mon pain grillé. Je crois que cette fois-ci je vais prendre du pain de mie, pour changer. Vous aimez ça, le pain de mie ?

— Oui, oui. Ensuite ?

— Eh bien, j'ai rencontré Ficelle juste au moment où elle sortait, pour monter dans une camionnette bleue marquée Radio-Framboisy.

— Ah ! et par qui était-elle conduite, cette camionnette ?

— Par un monsieur que je ne connais pas. Il était habillé en blanc, je crois, et avait un crâne un peu lisse, avec des cheveux autour.

— Et que t'a dit Ficelle ?

— Qu'elle venait d'être nommée speakerine à Radio-Framboisy, et qu'elle était très contente.

— Elle ne t'a pas paru effrayée ? As-tu eu l'impression qu'on l'emmenait de force ?

— Pas du tout ! Au contraire, elle était folle de joie ! »

Le reporter se caresse le menton avec sa pipe, perplexe. De toute évidence, Ficelle a été enlevée en douceur. On lui a fait miroiter la perspective de devenir présentatrice dans une station de radio qui en fait *n'existe pas* ! Alors, comment la retrouver ?

« Dis-moi, Boulotte, à part le nom de Radio-Framboisy, il n'y avait aucune inscription sur cette camionnette ? Un indice qui me permettrait de la retrouver ?

— Ah ! parce que vous voulez rendre visite à Ficelle ?

— Oui, c'est cela.

— Heu... Non, je n'ai rien remarqué.

— Tu n'as pas relevé le numéro d'immatriculation ?

— Oh ! non. Ça ne m'intéresse pas. Evidemment, si ç'avait été une camionnette de charcuterie, j'aurais sûrement retenu le nom du propriétaire... Oh ! Attendez ! Ça me rappelle quelque chose !

— Dis vite, Boulotte ! »

La gourmande avale son dernier morceau de pêche et agite le noyau en l'air, comme si elle voulait attraper ses souvenirs dans l'espace. Elle répond :

« Voilà. Au moment où la camionnette a démarré, j'ai remarqué un nom écrit sur une plaque, à l'arrière. Un nom facile à retenir : *Gâteau*. Et en dessous, il y avait : *Location de voitures*. »

Œil de Lynx lance sa casquette en l'air et s'écrie :

« Houaou ! Ah ! Boulotte, viens que je t'em-

brasse ! Tu es géniale ! Je t'offrirai ton poids de gâteaux, justement.

— C'est vrai ? Quarante kilos de gâteaux ?

— Oui, oui, tout ce que tu voudras ! »

Et le journaliste se sauve en courant. Il s'engouffre dans sa voiturette, rabat le toit et démarre à toute allure en saluant Boulotte qui reste figée, ravie et stupéfaite par l'offre mirifique qu'on vient de lui faire.

« Mon poids en gâteaux pour un petit renseignement de rien du tout ? Il faut vite que je me dépêche de prendre des kilos ! »

Œil de Lynx sort de Framboisy à toute allure, part vers la capitale, très excité. Le garage Gâteau, il le connaît de nom. C'est du côté de Vivry, dans un quartier industriel où il avait fait jadis un reportage. Un maniaque volait chaque jour une locomotive dans la gare de triage. Il alignait toutes les machines volées sur une voie de garage, puis, coiffé d'une casquette blanche et muni d'un sifflet, il imitait un chef de gare. Il paraît que, étant enfant, il avait demandé un train au Père Noël, mais comme il n'avait pas été sage, le bonhomme à barbe blanche ne lui avait porté qu'une petite auto. Et toute sa vie, il avait rêvé d'avoir des trains pour lui tout seul...

La Mandarine longe des entrepôts, des usines, et s'arrête devant le garage. Œil de Lynx demande à voir le patron pour une affaire urgente. Très flatté d'être interviewé par un journaliste, le patron ne fait aucune difficulté pour répondre.

« La camionnette bleue ? Oui, quelqu'un est venu la louer il y a quelques jours.

— Pouvez-vous me donner son nom ?

— Attendez, je regarde le registre... Voilà, un certain Trufe. »

Le reporter remarque que TRUFE est l'anagramme de FURET. Il demande :

« A-t-il donné son adresse ? »

— Attendez, maintenant que vous me posez cette question, je me rappelle qu'il n'avait pas de carte d'identité sur lui. Nous exigeons toujours une pièce d'identité, vous savez ? C'est le règlement. Mais à défaut, il m'a présenté une quittance de loyer. Tenez, l'adresse est notée : 14, rue des Billes-Carrées.

— Merci mille fois !

— De rien, monsieur le reporter. Mais dites-moi, parlerez-vous de mon garage dans votre journal ?

— Bien sûr ! Je dirai... je dirai que vos voitures méritent d'être mille fois louées ! »

Le reporter court de nouveau vers sa mini, se lance à grands tours de roues vers la rue des Billes-Carrées où il parvient une demi-heure plus tard. Les dimensions réduites de son véhicule lui permettent de trouver une place de stationnement. Il repère l'entrée du 14, découvre une plaque marquée RADIOFRAMBOISY.

« Mille pipes en bois ! Me serais-je trompé ? Radio-Framboisy est ici ? Ça, par exemple ! Si une telle station existait, je serais au courant, tout de même, moi qui suis journaliste ! »

Très intrigué, il monte au premier étage. Sur une porte, nouvelle plaque identique. Une voix passe à travers cette porte. Une voix juvénile que le reporter reconnaît immédiatement.

« C'est la voix de Ficelle ! Ouf ! au moins, elle est bien vivante ! »

Il plaque son oreille contre le battant, écoute et entend ces paroles :

« Laissez-moi maintenant vous donner quelques conseils impertinents, mes chers z'auditeurs. Si vous voulez dormir, mais que vous n'ayez pas sommeil, récitez la liste des douze travaux d'Hercule. Bientôt, vous sentirez vos paupières vous fermer la bouche, et vos ronflements vous feront dormir comme des marmites ! Je vous rappelle la liste des onze travaux d'Hercule, qui étaient au nombre de dix. D'abord, il a tué un lion. Ensuite, je ne m'en souviens plus. Vous avez noté ? Parfait ! »

Œil de Lynx cherche une sonnette, n'en trouve pas. Il frappe contre la porte. Mais Ficelle est trop occupée par son émission. Elle poursuit : « Je vais maintenant vous indiquer la manière pour compter les vaches dans un champ. C'est très simple. Vous comptez le nombre de cornes, et vous divisez par deux... »

Le reporter s'apprête à frapper plus fort, quand il entend des pas dans l'escalier. Il se penche par-dessus la rampe, aperçoit un crâne peu fourni en cheveux, qui appartient à un homme vêtu de blanc.

« C'est l'homme dont a parlé Boulotte ! Vite, il faut que je me cache ! »

Mais comment se cacher dans cet escalier ? Œil de Lynx trouve très vite une solution : il quitte le palier du premier étage, et grimpe silencieusement jusqu'au second. Puis il attend, en retenant sa respiration.

L'homme en blanc monte au premier, tire une clé de sa poche et entre dans le prétendu studio. La

porte est restée entrouverte, et Œil de Lynx tend l'oreille pour saisir ce dialogue :

« Alors, mâââ chère Ficelle, comment allez-vous ? »

— Ah ! très bien, m'sieur Frank Zinzin ! Je viens de leur donner quelques conseils, et maintenant je vais démarrer ma grande émission du dimanche sur la mode été-hiver. Une mode que j'ai inventée moi-même et toute seule.

— Bravo ! Vous n'avez besoin de rien, mademoiselle ?

— Non, non, tout va bien !

— Parfait ! Je vous laisse cōôntinuer... »

L'homme en blanc, dans lequel Œil de Lynx a reconnu la silhouette d'Alpaga, sort de l'appartement, referme à clé et redescend, pendant que la speakerine expose son point de vue sur la nouvelle mode :

« Cet hiver, les pantalons seront multiformes et polycouleurs. La taille des robes remontera jusqu'aux épaules, et les manteaux envelopperont la tête. Quant aux chaussures, elles seront avantageusement remplacées par des sabots à roulettes qui permettront de circuler facilement en ville... »

Œil de Lynx réfléchit rapidement. Il connaît maintenant l'endroit où se trouve Ficelle, qui ne semble pas en danger immédiat. En revanche, il serait intéressant de découvrir le repaire du Furet. Donc, il faut suivre Alpaga pour savoir où il va se rendre.

Notre journaliste descend l'escalier jusqu'au rez-de-chaussée, et sort de l'immeuble à l'instant où la voiture blanche repart, conduite par un gros patapouf qui est probablement Bulldozer. Œil de Lynx

court vers sa micro-voiture, démarre et prend en filature la fourgonnette bleue. Sa voiturette orange étant facilement repérable, il prend soin de rester à bonne distance. Sans trop s'en éloigner toutefois, pour ne pas risquer d'en être séparée par un feu rouge. Exercice difficile, mais dont notre reporter se tire habilement. Cette filature lui permet de constater que l'homme au faux crâne s'arrête devant l'hôtel des Décombres.

C'est donc là que le Furet a installé son quartier général !





CHAPITRE XII

L'explosion

« **S**top ! C'est ici ! La salle des coffres est juste au-dessus de nous. »

Fantômette lève les yeux. A la lumière des lampes électriques que tiennent les trois bandits, elle découvre un trou creusé dans la voûte de la galerie. Les malfaiteurs se sont glissés dans un trou d'égout en compagnie de l'aventurière, et depuis dix minutes ils circulent dans le réseau souterrain de Framboisy.

Le Furet braque sa torche vers le haut.

« Tu vois, Fantômette, nous avons foré ce trou

de bas en haut. Il ne reste plus qu'une mince croûte de béton que nous allons percer, et tu pourras entrer dans la chambre forte. Bulldozer, donne donc quelques coups de pic dans ce plafond !

— A vos ordres, chef ! »

Le gros homme lève les bras, frappe la voûte, faisant dégringoler des gravats qui lui retombent sur la tête. Mais il ne s'en soucie pas. Soufflant comme les freins du métro, il poursuit sa besogne avec acharnement, de telle sorte qu'en moins d'une minute il perce le haut du puits vertical.

« Ça y est, chef ! J'ai fait un trou ! On peut passer. »

Le Furet approuve.

« Parfait ! La voie est libre pour accéder au coffre. Ma chère Fantômette, c'est à toi d'agir. Voici le paquet de dynamite. La mèche est en place. Et voilà des allumettes. Dépêche-toi et prends ton temps. Tout le succès de l'opération repose maintenant sur toi. Bulldozer va te faire la courte échelle. »

Le bandit aide Fantômette à monter sur ses larges épaules et à se glisser à travers l'ouverture, jusqu'à la salle qui se trouve au-dessus de leurs têtes. Le Furet ordonne alors :

« Maintenant, éloignons-nous vite ! »

Les trois bandits, à demi courbés pour ne pas heurter le plafond bas, s'éloignent du trou puis s'immobilisent, en attente de l'explosion. Le gros Bulldozer gratte son gosier et pose timidement une question à son chef :

« Hum ! Patron, il y a une chose que je ne comprends pas bien...

— Quoi donc ?

— Vous avez mis une mèche au paquet de dynamite...

— Oui. Et alors ?

— C'est une mèche à combustion rapide, comme on dit. Une mèche qui brûle en moins d'une seconde ?

— Oui. Eh bien ?

— Eh bien, dès que Fantômette l'aura allumée, elle brûlera en un rien de temps, et la dynamite sautera ! Fantômette n'aura même pas le temps de se mettre à l'abri !

— Bien sûr. Alors, qu'est-ce que tu trouves à redire, gros patapouf ?

— Je veux dire que... heu... Fantômette va sauter en même temps que le coffre ?

— *Evidemment.* Cette explosion va à la fois ouvrir le coffre-fort, et nous débarrasser définitivement de Fantômette. N'est-ce pas une belle opération ? »

Et le Furet lance de nouveau son horrible ricanement. Bulldozer passe une manche sur son front pour en essuyer la sueur. Il grogne :

« Patron, j'ai l'impression que nous sommes en train de commettre un genre comme qui dirait d'assassinat ? »

A peine a-t-il achevé cette phrase, qu'un violent souffle parcourt le souterrain, suivi d'un épouvantable fracas qui assourdit les trois bandits. Le tunnel est envahi par un mélange irrespirable de fumée et de poussière. Le Furet et ses complices se mettent à tousser, à moucher et à cracher. Ils se protègent comme ils le peuvent en se masquant avec des mouchoirs, et reviennent vers le trou qu'ils ont creusé dans le plafond .

« Allez, tu fais encore la courte échelle ! ordonne le Furet à Bulldozer. Dépêchons-nous d'aller récolter les lingots d'or ! »

Bulldozer réunit ses mains en marchepied, propulse vers le haut Alpaga et le Furet. Les deux bandits pénètrent dans la salle qui semble avoir été balayée par un typhon. La fumée est encore épaisse, mais ils parviennent à distinguer certains menus objets dispersés sur le sol. Une ballerine rouge... un morceau de soie jaune... un débris de masque noir...

Le Furet se réjouit :

« Voilà tout ce qui reste de Fantômette, mon ennemie permanente ! Elle ne viendra plus me mettre des bâtons dans les roues ! Bon débarras... »

Il s'approche du coffre béant, d'où s'échappent des petites briques jaunes : les lingots d'or.

« Allons-y, Alpaga ! Au travail. Il faut ramasser tout ça et le faire passer par le trou.

— Bien, patron ! »

En trois ou quatre minutes, le Furet et Alpaga rassemblent les lingots et les font tomber dans l'ouverture. En bas, Bulldozer les récupère et les met dans un sac. Lorsque l'opération est terminée, les trois bandits se réunissent et s'éloignent du lieu de leur forfait. Ils se retrouvent à l'air libre, hors de l'égout, et remontent dans la camionnette, lourdement chargée de lingots précieux. Le Furet allume une cigarette et déclare :

« Eh bien, mes petits amis, voilà une bonne chose de faite ! Nous avons réussi un coup double. Non seulement nous avons dévalisé la plus grande banque de Choufarcy, mais nous nous sommes débarrassés une fois pour toutes de cette maudite

Fantômette ! Désormais, l'avenir est à nous ! Je me vois déjà en train de nager dans ma piscine personnelle, sur la Côte d'Azur !

— Moi, dit Alpaga, je suis dès maintenant dans mon nouveau costume brodé d'or, taillé à Londres chez Smith and Smith, qui habille toute la Cour d'Angleterre. Et toi, Bulldozer ?

— Moi ? Je vais prendre des premières dans le métro, et je vais m'offrir un sandwich-saucisson chez le plus grand restaurateur de Paris ! »

Le véhicule sort de Choufarcy, roule vers Paris à petite vitesse. Le Furet et ses complices nagent dans un rêve doré, qui sent bon la lavande des Alpes Maritimes, avec des rayons de soleil et l'écume des vagues qui asperge le pont d'un grand voilier neuf. Un rêve rempli de champagne, de casinos, de villas immenses et de cigares longs comme des porte-avions !

Ils parviennent au bas de l'hôtel des Décombres, déchargent la camionnette de son sac d'or que Bulldozer hisse sur son épaule. Ils montent l'escalier, entrent dans leur chambre dont les volets sont tirés.

« On n'y voit pas très clair ici ! » dit le Furet en tournant le bouton électrique.

La chambre s'éclaire. Une voix fait :

« Tiens ! Mais c'est ce cher Furet ! Quel plaisir de vous revoir ! Alors, la récolte de lingots a été bonne ? »

Les trois bandits deviennent blancs comme des boules de neige.

Assise au creux d'un fauteuil, souriante, Fantômette les regarde en faisant tourner le pompon qui orne sa cagoule.



CHAPITRE XIII

Radio-Ficelle

Il est impossible de décrire l'expression du Furet. Ce qui se peint sur son visage, c'est à la fois la surprise, l'étonnement et la terreur. Fantômette qui a explosé une demi-heure plus tôt avec le coffre-fort, Fantômette disparue à jamais, volatilisée, pulvérisée, est là devant lui, entière, bien vivante !

Le bandit, au comble de la stupéfaction ne sait que balbutier :

« Co... co... comment as-tu fait... Mais... mais c'est impo... popo... possible ! Je rêve !... Tu... tu es un fantôme ! »

Fantômette se met à rire.

« Un fantôme ? Pourquoi pas ? Oui, je suis le spectre d'une jeune personne qui a péri dans l'explosion d'un paquet de dynamite. Mais rassurez-vous ! J'ai ressuscité aussitôt, et je viens vous chatouiller les doigts de pied pour vous faire mourir de rire !... Comment ? Ça n'a pas l'air de vous plaire ? Vous en faites, une tête ! On dirait une grenouille qui a avalé un bœuf ! »

Le Furet commence petit à petit à récupérer son sang-froid. Fantômette a pu s'en sortir, évidemment, par une sorte de miracle incompréhensible. Mais c'est là un fait négligeable, somme toute. Ce qui compte, c'est d'avoir mis la main sur le stock d'or. Le bandit se redresse. D'un geste, il calme ses complices encore sous le coup de l'émotion, et il déclare :

« Ma petite, tu t'en es tirée. Je ne sais pas encore comment, mais peu importe. Nous tenons toujours Ficelle, nous avons les lingots. Nous sommes toujours les plus forts ! »

Fantômette fait « tss... tss... » entre ses dents, pour marquer sa désapprobation.

« Je crains bien, mon cher Furet, que vous vous mettiez le doigt dans l'œil jusqu'à l'épaule. Premièrement, Ficelle n'est plus entre vos mains.

— Allons donc ! Tu ne sais même pas où nous l'avons enfermée !

— Mais si, mais si. Elle est dans un studio bidon de la rue des Billes-Carrées. Je viens de téléphoner à *France-Flash*. On m'a dit qu'Œil de Lynx avait repéré Ficelle. En ce moment même, elle doit être de retour chez elle. Voilà pour le premier point. En ce qui concerne le stock d'or, il est ici,

oui, mais pas pour longtemps. Tiens ! on frappe à la porte... Entrez ! »

La porte s'ouvre et Œil de Lynx apparaît, les mains dans les poches, souriant. Il fait joyeusement :

« Hello, Fantômette ! Comment ça va ?

— Merveilleusement, mon vieux Lynx.

— Et nos amis Furet et compagnie ?

— Voyez plutôt leurs mines... L'air catastrophé, on dirait... »

Effectivement, les bandits commencent à éprouver de sérieuses inquiétudes. Ficelle n'est plus en leur pouvoir. Fantômette et Œil de Lynx paraissent très à leur aise. La situation tournerait-elle au désavantage des malfaiteurs ? Le Furet sent l'urgence de quitter les lieux au plus vite. Il se tourne vers Bulldozer :

« Gros ! Prends le sac d'or et filons ! J'ai l'impression que le quartier devient malsain... Allez, dépêche-toi !... Qu'est-ce que tu attends ? »

Bulldozer reste debout, bras ballants, une expression d'ahurissement répandue sur son visage massif. Le Furet l'invective :

« Eh bien ! Il faut te le répéter combien de fois ? Prends le sac ! Plus vite que ça ! »

Pour toute réponse, le gros bandit lève lentement le bras et pointe un doigt boudiné vers la porte de la chambre. Le Furet pivote sur ses talons et pousse un cri de surprise.

Le commissaire Pomme se tient dans l'encadrement, suivi par un groupe d'officiers de police. Il mordille sa moustache — signe de satisfaction — et dit à Bulldozer :

« Eh bien, Bulldozer, prenez donc le sac d'or,

puisque votre chef vous le demande si gentiment. Et faites-nous l'honneur de nous suivre. Je crois que nous avons à bavarder... »

Les policiers emmènent le Furet et sa bande qui voient s'envoler leurs beaux rêves de costumes dorés, de piscines et de sandwiches de luxe. Avant de partir, le commissaire Pomme serre la main de Fantômette.

« Je suis charmé que vous m'ayez vu capturer le Furet ! Tous mes compliments pour l'arrestation que je viens d'opérer avec tant de brio ! On pourra dire que j'ai agi avec célérité et efficacité. Je me flatte d'ailleurs, en toute modestie, de mener à bien promptement tout ce que j'entreprends. Je savais d'ailleurs dès le début que cette affaire tournerait à mon avantage. J'ai tout de suite deviné que le Furet était le vrai coupable, et que je lui mettrais la main au collet en un rien de temps ! »

Œil de Lynx demande avec une froideur ironique :

« Et, bien entendu, vous n'avez jamais soupçonné Fantômette ? »

— Jamais ! J'ai immédiatement flairé qu'elle était une simple victime des bandits. C'était évident ! Mais il faut dire que pour le flair, n'est-ce pas, je suis imbattable ! »

Il fait demi-tour avec majesté et sort en se dandinant, très satisfait du jugement flatteur qu'il vient de se décerner. Œil de Lynx et Fantômette se retiennent pour ne pas éclater de rire. Le journaliste demande :

« Et maintenant, allez-vous m'expliquer cette histoire d'explosion ? La secrétaire de *France-Flash* à qui vous avez parlé au téléphone n'a pas su me

répéter exactement ce qui s'est passé. Si je comprends bien, le Furet vous a fait ouvrir un coffre avec de la dynamite, et la mèche devait brûler si vite, que vous auriez dû sauter avec ?

— C'est ça. Il voulait en profiter pour me supprimer, ce petit coquin.

— Mais alors, comment se fait-il que vous soyez encore là pour me raconter cette histoire ?

— C'est tout simple, mon cher Œil. Il se trouve que j'ai lu dernièrement un bouquin sur les explosifs, avec la description de toutes les sortes de mèches. J'ai tout de suite repéré que le Furet avait attaché au paquet de dynamite une mèche à combustion rapide, qui ne me laisserait pas le temps de me mettre à l'abri. Alors, une fois que je me suis trouvée seule dans la chambre forte, j'ai arraché cette mèche rapide, et je l'ai remplacée par un bout de mon mouchoir en coton que j'ai déchiré pour la circonstance. Ce morceau de tissu a brûlé pendant quinze ou vingt secondes, ce qui m'a laissé le temps de me sauver. Et pour faire croire que j'allais être pulvérisée par l'explosion, j'ai laissé sur le sol mes ballerines et mon masque. Je suis repassée par le trou et j'ai longé l'égout du côté opposé à celui où était le Furet. Dès ma sortie de l'égout, j'ai passé un coup de fil à *France-Flash* afin de savoir où était Ficelle, j'ai fait un crochet chez moi pour y prendre un masque neuf, et je suis venue ici, quelques secondes avant l'arrivée du Furet qui se croyait bien tranquille et revenait de la banque sans se presser. Voilà, vous savez tout. Mais parlez-moi un peu de Ficelle, maintenant !

— Ficelle ? Ah ! je crains qu'elle n'ait eu une grande désillusion quand elle a appris que le studio



de radio se composait d'un micro relié à une vieille machine à laver. D'après ce que m'a dit au téléphone le policier qui l'a délivrée, elle ne voulait pas sortir de la pièce. Elle criait dans le micro qu'on voulait l'empêcher de raconter ses exploits d'alpiniste dans la plaine de la Brie.

— Pauvre Ficelle ! Oh ! je suis bien sûre qu'elle va inventer autre chose pour se consoler...

— Sûrement ! Et maintenant, qu'allez-vous faire, Fantômette ?

— Moi ? Je pense que je vais prendre quelques vacances. Savez-vous ce que j'aimerais ? Faire une promenade en bateau le long de la Côte d'Azur...

— Bonne idée ! Nous irons dès que j'aurai acheté un bateau avec mes économies. Je pense qu'aux environs de l'an 2001 j'aurai assez de sous... Et je vous invite dès maintenant ! »

*
* *

« Qu'avons-nous à manger ? Encore des haricots ? grogne le Furet.

— C'est bon, ça, chef ! » dit Bulldozer.

Le Furet hausse les épaules, déplie un journal et s'approche de la fenêtre grillagée de la cellule. Alpaga souffle délicatement sur une poussière qui s'est posée sur son uniforme rayé de prisonnier. Il demande :

« Quoi de neuf, patron ? Parle-t-on de nous dans *France-Flash* ?

— Non. Plus maintenant. Ah ! l'actualité passe vite, les enfants ! »

Son regard se fait soudain plus aigu.

« Ah ! il est tout de même question de nous, indirectement. Un article au sujet du *Crédit Elastique*... Je vous le lis :

« A la suite des récentes tentatives de cambriolages de banques qui s'opèrent à partir des égouts, la direction du Crédit Elastique vient de trouver une parade. La salle des coffres-forts ne sera plus située au sous-sol, mais au dernier étage de l'immeuble. De cette manière, les éventuels cambrioleurs ne pourront plus se livrer à leur travail de taupe. »

Le Furet referme le journal, réfléchit un moment. Alpaga observe ce travail mental et dit :

« J'ai l'impression, patron, que vous êtes en train d'avoir une idée...

— Ça se pourrait bien, Alpaga, ça se pourrait

bien. Dis-moi, vois-tu la banque du *Crédit Elastique* ? L'as-tu bien dans l'œil ?

— Vous voulez dire, est-ce que je me souviens de son aspect ?

— Oui, c'est ça. »

Alpaga lève les yeux en se caressant le bout du nez et dit :

« Oui, je me rappelle très bien comment elle est. Un immeuble moderne, tout neuf. .

— Avec un toit ?

— Non, patron, une terrasse.

— C'est bien ce qui me semblait. »

Le bandit se frotte les mains, tout joyeux.

« Mes amis, leur nouvelle parade ne leur servira à rien ! Dès que nous serons sortis de cette prison, nous viderons les coffres du *Crédit Elastique* !

— Comment, chef ?

— Élémentaire, mon cher Alpaga. Nous louons un hélicoptère, nous nous posons sur la terrasse de la banque, et nous faisons un trou dans cette terrasse, pour descendre au milieu de la salle des coffres ! Ce ne sera plus un travail de taupe, ce sera une œuvre d'aigle ! Mes amis, l'avenir est à nous ! »

*

* *

« Tu l'entends d'ici ? Depuis huit jours, ça n'arrête pas !

— Mais elle va finir par attraper une laryngite, une extinction de voix !

— Penses-tu ! Plus elle parle, et plus on l'entend ! Ah ! je t'assure, Françoise, ça va en empirant ! On n'entend plus qu'elle dans le quartier... »

Françoise, qui rend visite à Ficelle, vient de rencontrer Boulotte dans la rue. La gourmande a les bras chargés de sacs en papier qui contiennent des coquilles Saint-Jacques et des petits pâtés en croûte¹. Boulotte presse le pas :

« Tu vas te rendre compte par toi-même. Ça devient ahurissant, tu sais ? Je ne sais pas comment elle s'y prend pour sortir tout ça de sa tête, mais il n'y a pas de doute : pour parler, elle parle ! Tiens, écoute un peu... »

Les deux amies arrivent en vue de la maison où habite Ficelle. La grande fille est à la fenêtre de sa chambre, au premier étage. Assise sur une chaise devant son balcon, elle tient à deux mains un grand cornet en papier qui lui sert de porte-voix. Elle crie dedans, en s'adressant aux passants :

« ... et voici maintenant, mes chers z'auditeurs, notre émission poétique. Grâce à la lessive LAVPA-BIEN, vous allez déguster quelques poèmes gracieux qui vont vous être susurrés par l'incomparable Ficelle, speakerine de Radio-Framboisy. Voici une œuvre délicate du grand poète Franc-Nohain, intitulée *La Rose et le Papillon* :

*« Un papillon aimait une rose
Une rose aimait un papillon
Comme je ne sais pas autre chose
Je ne vous en dirai pas plus long. »*

Françoise se tourne vers Boulotte et demande avec inquiétude :

1. Les quarante kilos de gâteaux offerts par Œil de Lynx sont déjà mangés !

« Elle ne passe tout de même pas ses journées entières à parler comme ça ? »

— Mais si ! Elle débite du texte sans arrêt, jusqu'à dix ou onze heures du soir. Il y a même des voisins qui commencent à se plaindre... »

Françoise soupire :

« Dans le fond, je me demande si Fantômette a bien agi en faisant sortir Ficelle du faux studio de la rue des Billes-Carrées. Là-bas elle pouvait parler tout à son aise sans déranger personne ! »



Georges Chaulet



Georges Chaulet est né le 25 Janvier 1931 à Paris, d'une mère commerçante et d'un père ingénieur des Ponts-et-Chaussées. En 1935-1936, la famille Chaulet s'installe pendant un an au Caire avant d'élire domicile en 1940 à Antony, dans les Hauts de Seine, ville où Georges Chaulet habite encore aujourd'hui. À Antony, il fréquente l'école Ferdinand Buisson puis le lycée Lakanal.

Mais le jeune Georges Chaulet n'aime pas l'école. Il s'y ennue profondément et aspire à la liberté et à l'aventure, à l'image de Ficelle. De ce désir d'évasion et de légèreté naîtront ses premiers romans policiers, écrits en classe de seconde, pendant les cours de mathématiques. Ses références sont Bibi Fricotin, Les Pieds Nickelés, Zig et Puce, Mickey, Félix ou Popeye, mais également Sherlock Holmes, Fantômas et Arsène Lupin.

Après le Bac, Georges Chaulet s'inscrit à l'école des Beaux-Arts à Paris, section Architecture. Il y reste deux ans avant de faire son service militaire en Allemagne, entre 1952 et 1954, période très pénible pour l'auteur qui éprouve un rejet viscéral de toute forme d'autorité. Il trouve pourtant le temps de participer à un concours de nouvelles radiophoniques, où il rafle le premier prix avec une nouvelle intitulée "Le Martien" et qui relate l'histoire d'un extraterrestre pourvu de deux nez (l'un pour les odeurs végétales, l'autre pour les odeurs animales !).

Le service militaire terminé, Georges Chaulet retourne travailler avec ses parents, dans la brûlerie de café qu'ils viennent d'ouvrir à Paris. Mais désormais, Georges Chaulet a choisi sa voie : il sera écrivain.



En 1957, il se présente aux Éditions Hachette avec un manuscrit pour enfants : "Les 4 AS Superdétectives". Malheureusement, la maison d'édition a acquis deux ans auparavant les œuvres d'Enid Blyton, ce qui représente l'adaptation française de plusieurs centaines de titres. Hachette refuse donc de publier Georges Chaulet.

En revanche, les Éditions Casterman, en Belgique, donnent leur accord, mais renomment l'ouvrage "Le Fantôme de Campaville". Les illustrations sont assurées par François Craenhals. Lorsque le second volume est publié, les Éditions Casterman acceptent finalement de garder le nom de la série : "Les 4 AS". Se succéderont alors 5 volumes, de 1958 à 1962. À ce moment-là, Chaulet et Craenhals proposent le projet d'adapter la série en bandes dessinées, projet immédiatement accepté par les Éditions Casterman. 40 albums des "4 AS" ont été édités à ce jour (le dernier par François Craenhals seul) et une réédition en intégrales est en cours depuis 2000.

Entre-temps, Georges Chaulet, confiant et prolifique, décide de créer un héros féminin pour la jeunesse, partant de l'idée – réaliste – que les filles lisent plus que les garçons. Voilà comment naît le roman fondateur : "Les Exploits de Fantômette".

En 1960, Georges Chaulet se présente à nouveau aux Éditions Hachette avec d'un côté les romans des 4 AS déjà parus chez Casterman, et de l'autre le manuscrit des "Exploits de Fantômette". Cette fois, Hachette accepte d'éditer Georges Chaulet et le contrat est signé le 28 juin 1960, pour un tirage initial de 40.000 exemplaires. Le volume "Les Exploits de Fantômette" paraît en 1961 (le tirage sera épuisé pratiquement dès la première année de sa sortie).

À 30 ans, Georges Chaulet connaît enfin le succès. La déferlante "Fantômette" durera jusqu'au milieu des années 1980, avec 49 titres parus, soit 9000 pages, et environ 30 millions de volumes vendus à ce jour.



À partir de cette époque, Georges Chaulet tentera de lancer d'autres héroïnes féminines avec "Béatrice" (dont l'héroïne – une jeune noble de la Cour de Louis XIII - a énormément de points communs physiques et psychologiques avec Fantômette...) et "Étincelle", et il écrira de nombreuses autres séries, parfois originales, comme "Les 3D", "Le Prince Charmant" ou "Les Trésors", ou parfois sur commande, comme "Inspecteur Gadget", "Le Petit Lion" ou "Mickey", mais sans jamais connaître le succès phénoménal de "Fantômette" et des "4 AS".

En tout, Georges Chaulet a écrit environ une centaine de romans, nouvelles ou scénarios de bandes dessinées en dehors de "Fantômette". On ne peut que saluer le dynamisme et la joie de vivre de cet auteur qui nous a toutes et tous fait rêver.

Merci Monsieur Chaulet !

Les Aventures de Fantômette, Éditions Hachette, Bibliothèque Rose :



1. Les Exploits de Fantômette (1961)



2. Fantômette contre le Hibou (1962)



3. Fantômette contre le Géant (1963)



4. Fantômette au Carnaval (1963)



5. Fantômette et l'Île de la Sorcière (1964)



6. Fantômette contre Fantômette (1964)



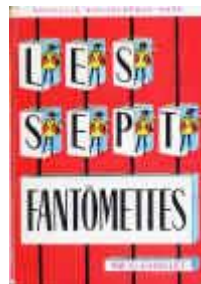
7. Pas de Vacances pour Fantômette (1965)



8. Fantômette et la Télévision (1966)



9. Opération Fantômette (1966)



10. Les Sept Fantômettes (1967)



11. Fantômette et la Dent du Diable (1967)



12. Fantômette et son prince (1968)



13. Fantômette et le Brigand (1968)



14. Fantômette et la Lampe Merveilleuse (1969)



15. Fantômette chez le Roi (1970)



16. Fantômette et le Trésor du Pharaon (1970)



17. Fantômette et la Maison Hantée (1971)



18. Fantômette à la Mer de Sable (1971)



19. Fantômette contre la Main Jaune (1971)



20. Fantômette Viendra ce Soir (1972)



21. Fantômette dans le Piège (1972)



22. Fantômette et le Secret du Désert (1973)



23. Fantômette et le Masque d'Argent (1973)



24. Fantômette chez les Corsaires (1973)



25. Fantômette contre Charlemagne (1974)



26. Fantômette et la Grosse Bête (1974)



27. Fantômette et le Palais sous la Mer (1974)



28. Fantômette contre Diabola (1975)



29. Appelez Fantômette ! (1975)



30. Olé, Fantômette (1975)



31. Fantômette Brise la Glace (1976)



32. Les Carnets de Fantômette (1976)



33. C'est oulâ 'ya, Fantômette ! (1977)



34. Fantômette dans l'Espace (1977)



35. Fantômette fait tout Sauter (1977)



36. Fantastique Fantômette (1978)



37. Fantômette et les 40 Milliards (1978)



38. L'Almanach de Fantômette (1979)



39. Fantômette en Plein Mystère (1979)



40. Fantômette et le Mystère de la Tour (1980)



41. Fantômette et le Dragon d'Or (1980)



42. Fantômette contre Satanix (1981)



43. Fantômette et la Couronne (1982)

44. Mission Impossible pour Fantômette (1982)

45. Fantômette en Danger (1983)

46. Fantômette et le Château Mystérieux (1984)

47. Fantômette Ouvre l'Oeil (1984)

48. Fantômette s'Envole (1985)



49. C'est Toi Fantômette (1987)



50. Le retour de Fantômette (2006)



51. Fantômette à la main verte (2007)



52. Fantômette et le magicien (2010)

GEORGES CHAULET

FANTÔMETTE
et l'Arme
Diabolique

Pièce en un acte

53. Fantômette et l'arme diabolique (2010)

Fantômette en Bandes-Dessinées, Éditions Hachette, avec François Craenhals (n° 1-2-3) et Endry (n°4) :



1. Fantômette se Déchaîne



2. Fantômette Livre Bataille



3. Fantômette Risque Tout



4. Fantômette Fend les Flots

